REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXIV Tome II Septembre 1958

Présence

Si je regarde le ciel
La nuit
Et qu'au fond de ce puits d'ombre
Tout au fond
Je découvre une étoile
Qui luit

Si dans cette étoile
J'imagine un ami
Un ami qui de son regard
M'enveloppe
Et tend vers moi
Ses bras

Alors la myriade d'étoiles
Qui de la nuit
Surgissent
Pour moi abritent cet ami
Cet ami qui vers moi
Fait appel

Et cette vague de mains tendues
Qui pressent mon cœur
D'aimer
Peuple ma solitude nocturne
Et redonne à cet assoiffé
La joie la joie d'être reconnu

Christian Ouelle

Les grands Congrès de l'année mariale à Lourdes

10-17 septembre 1958

Les apparitions de Lourdes n'intéressent pas seulement la vie des individus, elles sont vraiment des faits d'Eglise, événements significatifs de l'histoire et de la vie même du Christianisme. Elles ne peuvent nous laisser indifférents. Qui que l'on soit, croyant ou incroyant, l'on doit prendre position vis-à-vis de Lourdes. La Grotte de Massabielle est désormais un signe.

Il y a déjà cent ans, la Vierge apparaissait à une petite bergère de Lourdes, dans les Pyrénées, et lui livrait un message extraordinaire : « Je suis l'Immaculée Conception ». Elle lui demandait une chapelle et des processions, et lui recommandait la Pénitence.

Et voilà cent ans que du monde entier l'on vient réaliser le vœu de la Vierge, l'on accourt à la Grotte prier Notre-Dame, et constater d'extraordinaires miracles de guérisons physiques et morales. L'on est venu, et l'on vient encore : pourtant notre siècle est tout tourné vers la science, ne veut écouter que la raison, et ne se préoccupe surtout que de progrès matériel.

Lourdes ne s'est pas fait sans l'Eglise : « Demande aux prêtres, dit la Vierge, de me faire bâtir ici une chapelle ». Dès les débuts, l'Eglise est ainsi appelée officiellement à participer à l'événement extraordinaire. Tout le peuple chrétien suivit la hiérarchie, et bientôt toute la terre, émue d'une intervention céleste dont les adversaires ne peuvent démontrer la fausseté, accourt à son tour.

Cent ans de grâces et de miracles, cent ans de pèlerinage vers cette nouvelle Jérusalem, cité de paix (pour l'âme et pour le corps) !

Il est juste que nous célébrions cet anniversaire extraordinaire par un nouveau pèlerinage : et c'est ce que toute la terre accomplit cette

année ! Mais il convient aussi de nous livrer plus sérieusement encore à la réflexion sur le fait extraordinaire de Lourdes, pour en comprendre le plus possible la leçon, et la portée. C'est ce que l'Eglise s'apprête à faire.

Deux grands congrès internationaux, du 10 au 17 septembre prochain, clôtureront à Lourdes même, les grands pèlerinages d'été : le 3e congrès mariologique et le 10e congrès marial, l'un scientifique, l'autre, conçu à l'intention des fidèles.

Durant ces grandes assises internationales, l'Eglise se livrera à la réflexion que lui suggère l'événement de Lourdes : Marie et l'Eglise. Quel rôle Marie joue-t-elle dans l'Eglise, puisqu'à elle seule, de Lourdes, elle a mis toute l'Eglise en marche, et qu'elle occupe de plus en plus la pensée des individus et de toute l'assemblée des fidèles ? Est-elle simple membre de l'Eglise ? Est-elle intermédiaire entre le Christ et l'assemblée des fidèles ? Quelle est son influence et sa place ? Que signifie son message ?

La question du rôle de la Vierge dans l'Eglise, n'est pas neuve, puisqu'elle est traitée par les Pères de l'Eglise, ces grands chrétiens et successeurs des Apôtres, qui vécurent aux premiers siècles de notre ère. Mais elle prend une acuité nouvelle par le fait de Lourdes. Car si autrefois, les fidèles ont pris eux-mêmes l'initiative du culte à la Vierge, si tout le Moyen Age, par un mouvement naturel, par intensité de ferveur chrétienne, a manifesté une tendre dévotion à Notre-Dame, maintenant, c'est la Vierge elle-même qui provoque ce culte, l'appelle, et y engage l'Eglise elle-même : comme si elle ne se contenait plus du bon mouvement des fidèles, mais voulait, de son propre chef, prendre l'initiative d'un apostolat énergique et efficace, en utilisant les moyens les plus extraordinaires : apparitions et miracles !

La réflexion sur les multiples aspects du mystère de Marie et de l'Eglise (congrès mariologique), s'ajoutera comme naturel complément, la méditation des moyens propres à réaliser le triomphe de l'Eglise par Marie (Congrès marial). « Triomphe de l'Eglise... » expression qui pourrait en effrayer plus d'un (à la façon d'Hérode recevant les Mages).

Mais dès que l'on a précisé ce qu'est l'Eglise : rien d'autre que le Corps mystique du Christ, pérégrinant sur cette terre, visible dans sa hiérarchie et ses fidèles, mais ressemblant à certains égards aux organisations terrestres, utilisant du reste les moyens légitimes d'action inventés par l'homme, l'objection tombe. Oui, « triomphe de l'Eglise », ou « extension du règne du Christ », sous le patronage de Marie, Mère du Christ et des Chrétiens, humble vierge et première rachetée !

Le Saint-Père lui-même doit clore les congrès par un message attendu avec ferveur. De grandes manifestations de piété marqueront le congrès marial, messes pontificales en rites latin et oriental, processions mariales, etc.

La participation canadienne sera appréciable. Déjà, on le sait, la Société mariologique canadienne est chargée d'organiser une section théologique sur la co-rédemption mariale et l'Eglise. Au congrès marial, on attend aussi la participation de personnalités canadiennes, de fidèles des deux langues, prenant part aux sessions particulières et aux grands actes publics de dévotion.

Le congrès mariologique

Le congrès mariologique attirera d'abord l'attention. En voici le fonctionnement : il existe aujourd'hui au moins douze grandes sociétés mariales nationales. Chacune s'est chargée d'une des sections du congrès. Ainsi tous les grands aspects du thème « Marie et l'Eglise » seront traités par des théologiens de tous les pays.

Le but du congrès est d'approfondir le mystère de Marie et de l'Eglise, et par là, saisir dans toute sa clarté possible, le sens ecclésial de Lourdes.

1. — Comment approcher la question posée, sinon en recueillant d'abord les enseignements de l'Ecriture et de la Tradition, concernant la Vierge et l'Eglise ? Force sera de constater que dès les temps les plus reculés de l'histoire de l'Eglise, Marie apparaît comme type et modèle de l'Eglise. Et Marie et l'Eglise sont célébrées comme Vierges, Mères,

Epouses, Saintes. Marie est le type achevé des projets de Dieu sur l'Eglise, assemblée des fidèles, Corps mystique du Christ, en marche vers le royaume (Société allemande).

2. — De tout temps, on a cru à l'intercession de la Vierge. Mais comment faut-il entendre sa participation à l'œuvre de la Rédemption ? Elle a donné le Christ au monde et son *Fiat* est sa première participation. A-t-elle fait davantage ? Par toute sa vie, elle a participé à son rang à l'œuvre de son Fils. Comment formuler cette doctrine jusque dans ses détails, et mettre à profit les nombreuses recherches dont elle est actuellement l'objet ? La section canadienne, comme nous l'avons dit, en traitera, examinant spécialement le rapport de Marie Co-Rédemptrice et l'Eglise, chargée elle aussi de « paître le troupeau » du Seigneur.

3. — Un autre titre parallèle de Marie et de l'Eglise, est le pouvoir royal (Société française). En 1954, année mariale, Pie XII célébra la royauté de Marie, et en indiqua lumineusement le sens. De quelle façon s'exerce ce pouvoir royal ?

4. — Ce pouvoir a une portée éminemment sociale. Mais la Vierge est beaucoup plus qu'une reine traitant avec ses sujets. Elle est Mère, elle exerce sur chacun un pouvoir maternel spirituel, pour autant que chacun est membre du Corps mystique de son divin Fils. « Pouvoir ?... » plutôt sollicitude, attention, préoccupation pour chacun des hommes, objets de toutes les sollicitudes du Sauveur. Et quel est le rapport de cette sollicitude maternelle avec l'Eglise ? Car l'Eglise aussi se préoccupe de la vie spirituelle des fidèles. De Marie à l'Eglise, hiérarchie et assemblée des fidèles, il y a échange de secours et d'actions de grâces (Société espagnole).

5. — Précisément, cette action de la Vierge auprès de l'Eglise enseignante, de la Hiérarchie, méritait une attention spéciale, que lui accorde le Brésil, en traitant de *Marie et du Sacerdoce*.

6. — Puis, le congrès passera aux divers aspects de la vie de l'Eglise : quels sont les rapports de Marie et de la vie eucharistique, vie de l'Eglise même (Comité des Congrès Eucharistiques Internationaux) ?

7. — Quel est le rôle de Marie dans la propagation et la consolidation de l'Eglise ? Aux représentants de l'Eglise du silence (ou comme celle-ci le préfère, de « l'Eglise patiente »), est confiée cette question, si vitale pour eux actuellement.

8. — L'unité de l'Eglise n'est pas seulement menacée par les persécutions massives du dehors, elle l'est plus insidieusement par les hérésies du dedans. Comment la méditation des mystères de Marie peut-elle être gage d'union entre tous les chrétiens de toutes les confessions (Société « Journées Mariales Sacerdotales » de Belgique) ?

9. — Ce rôle de la Vierge, son rôle au plan général de l'Eglise universelle, atteint jusqu'aux formes particulière de l'apostolat, que passe en revue la *Société américaine*. Il n'est pas d'œuvre apostolique qui ne se réclame de quelque façon de la Vierge.

10. — Cette présence mariale est ressentie aussi dans la liturgie, si riche de textes marials, même très anciens (Société « Mariale Dagen », Malines).

11. — A cette action « ordinaire » de la Vierge envers l'Eglise, s'ajoute l'action extraordinaire : l'apparition (Société portugaise). Quelle est la place des apparitions mariales dans l'Eglise ! Elles ont joué un rôle bienfaisant et sanctifiant, elles furent comme un tonique pour la vie chrétienne, et bien loin d'encourager la superstition et de diviser les fidèles, ont servi de force d'union et de purification de la foi !

12. — Mais comment les hommes ont-ils répondu à ces avances mariales ? *L'Académie pontificale de l'Immaculée-Conception* se réserve de manifester ce que les *Lettres, les Arts et la Musique* ont offert de mieux en louanges d'actions de grâces à la Vierge, Mère de Dieu, Modèle de l'Eglise.

Ceux qui croyaient peut-être, que le Congrès mariologique serait une « chose en l'air », et de peu de poids, devront constater, d'après le plan que nous en avons exposé, combien opportune en sera la célébration. On y réfléchira aux questions les plus vitales et les plus actuelles de la doctrine mariale et du culte de la Vierge dans l'Eglise catholique. Les

dévots de la Vierge y gagneront de mieux comprendre le rôle de leur Patronne, vis-à-vis de toute l'Eglise, et ceux qui l'ignorent encore, en méprisent le culte « populaire », n'en voient pas la place dans la foi au Christ, devront constater son importance vitale dans la vie de l'Eglise, comme aussi les formes variées que son culte peut revêtir selon la diversité des cultures, et des tempéraments, pour permettre à tous d'offrir leur tribut de louange, leurs invocations et leur adhésion à la Mère du Christ, à l'humble Vierge Marie, première rachetée, préoccupée de conduire tous les hommes à son Fils, corédemptrice du genre humain, distributrice de toutes grâces.

Nos amis protestants devront constater que le culte de la Vierge n'est pour le catholique que la voie la plus assurée d'un authentique retour au Christ et d'une authentique accession aux grâces du salut. Ils constateront aussi qu'à Lourdes, le mouvement des foules va de la Grotte... au Saint-Sacrement ! N'est-ce pas là le vœu même de la Vierge ? Et si la grâce de Dieu remue tant d'âmes à Lourdes et par Lourdes, n'est-ce pas parce que Dieu tient pour agréable l'invocation de la Vierge ?

Congrès marial

Le Congrès marial s'adresse plus directement aux fidèles. Ce que la réflexion théologique aura permis d'affirmer, la méditation cherchera les moyens de le vivre : et plus précisément, de trouver les moyens de réalisation du triomphe de l'Eglise par Marie.

Nul doute, l'Eglise ne périra pas. Le Seigneur lui a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » (Matt., XXVIII, 18). « ... sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (Matt., XVI, 18). Si cette promesse est une raison de confiance de la part de l'Eglise et des fidèles, elle est aussi une raison de crainte : crainte de ne plus être pratiquement de l'Eglise constituée par Jésus-Christ, crainte aussi de ne pas travailler authentiquement à l'avènement du royaume. Car le Christ est

avec nous... nous qui allons baptiser et enseigner toutes les nations. Aussi, il nous faut trouver les moyens d'assurer ce rayonnement au dehors, et cette vitalité intérieure de l'Eglise. Il nous faut comprendre que l'Eglise est en marche, en expansion continuelle. Or voilà qu'est proposée péremptoirement à notre époque, l'intercession de la Vierge, de la Mère du Christ et des chrétiens, comme moyen efficace de conversion et de vitalité spirituelle.

Le Congrès marial veut monnayer pour ainsi dire, cet enseignement directement venu du ciel.

Aux grandes sessions générales du matin, en une ou deux conférences, on exposera les principaux aspects du triomphe de l'Eglise par Marie : et tout d'abord comment par le règne de Marie, arrivera le règne de Jésus-Christ.

L'expression « règne » pourra sembler à certains tellement métaphorique, qu'elle serait dépouillée de toute réalité. On expliquera donc ce qu'est ce règne. On considère qu'il s'agit d'une analogie, et qu'il ne s'agit pas d'un règne ou d'un royaume en compétition avec les républiques de la terre (« Mon royaume n'est pas de ce monde... »). Il s'agit d'une adhésion réelle des hommes au vouloir divin (par le Baptême et la vie chrétienne), adhésion qui les constitue déjà sujets du royaume de Dieu, sans empiéter aucunement sur leurs droits et devoirs de sujets des républiques de la terre. Au contraire, l'adhésion au royaume de Dieu rend possible une adhésion plus juste et efficace aux légitimes régimes terrestres. Il faut le noter, le « royaume » terrestre a pour but le bien commun de ses sujets. Or ceux-ci sont destinés à la vie éternelle. C'est donc même une obligation de justice de la part de l'Etat de permettre et même de favoriser en vue du bien commun, l'adhésion des membres au royaume de Dieu. Et le règne de Dieu, le triomphe de l'Eglise, c'est tout un. Ce règne et ce triomphe se réalisent par Marie. On expliquera tout spécialement au congrès comment la Vierge est la victorieuse des batailles de Dieu, la triomphatrice des hérésies. Les erreurs doctrinales sur Dieu et le Christ, ont trouvé leur pierre d'achoppement en la Vierge.

Un autre thème traité au congrès marial sera celui du rôle de Lourdes dans l'établissement du règne de Dieu. Ce point sera l'aboutissement de toutes les recherches précédentes. Le fait de Lourdes est providentiel : il nous faut en saisir le plus possible le sens.

Enfin, on cherchera la portée de la maternité spirituelle, aspect des doctrines mariales le plus mis en relief par Lourdes : la Vierge est une Mère pleine de sollicitude pour ses enfants de la terre. L'histoire de Lourdes — cent ans de miracles — le proclame bien haut.

Un autre point essentiel sera traité : Marie et l'Eucharistie. Lourdes en montre l'étroite union, où, de Marie on accourt au Saint-Sacrement. Les miracles de Lourdes sont ceux de l'Eucharistie.

A ces grandes séances générales, succéderont des sessions particulières par langues, où quelques représentants qualifiés de l'apostolat de chaque pays, exposeront concrètement comment se réalise le triomphe de l'Eglise par Marie : ils parleront de la nécessité de connaître la Vierge, des moyens de vivre une vie mariale, tout d'abord par le Rosaire, prière d'Eglise, synthèse de toute la foi chrétienne, méditation constante des mystères du salut ; puis aussi, par l'adhésion aux mouvements de piété et d'apostolat marials, aux Tiers-Ordres, aux Congrégations, aux Mouvements spécialisés, aux associations spirituelles, et enfin on traitera de l'acte de consécration qui couronne tout cet effort et le finalise : consécration à Marie, pour aller plus sûrement au Christ.

Le Congrès marial fournira donc amplement sujet à réflexion et à résolutions.

Ces assises seront donc aussi opportunes, à un moment où l'Eglise, et tous les chrétiens doivent consolider leurs positions devant les attaques nombreuses et grandissantes dont l'Eglise est l'objet.

Ce Congrès rappellera opportunément la nécessité de la méditation et de l'étude des choses de la foi. Car la religion n'est pas purement et simplement un aveugle mouvement de dévotion. Mais ceux qui viendront à Lourdes y apprendront aussi que tout bien vient d'En-Haut, et que l'initiative de l'apostolat chrétien sous l'égide de Marie, vient aussi d'En-

Haut. L'étude ne suffit pas, ni l'esprit d'organisation : il faut aussi et d'abord « la prière et le jeûne », comme l'ont compris les premiers chrétiens.

C'est peut-être ainsi que le message de Lourdes sera compris : la jeune et blanche apparition de la Grotte, resplendissante de lumière, pleine de joie et de paix, l'Immaculée Conception, a demandé par trois fois : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » Qui a compris le sens de la foi, a compris aussi qu'il ne peut être chrétien sans renoncement.

Les participants des deux congrès en l'honneur de la Vierge, témoigneront de la vitalité de l'Eglise, dont Marie est le Modèle, par leur nombre, la variété de leurs pays d'origine, la solidité et la vitalité de leur doctrine, leur union autour du même autel, et du Légat du Pontife Suprême.

Tel est, bien résumé, le plan des deux congrès qui couronneront l'Année mariale. Nous ne pourrons tous y participer : ne serait-il pas indiqué de présenter un peu partout les mêmes points de doctrine si importants pour la foi et la vie de l'Eglise.

Un beau livre de Mgr Marcel-Marie Dubois, archevêque de Besançon, pourrait éminemment servir à cette tâche : « Lourdes, école mariale de primitive Eglise » (Bonne Presse, 1958). Lourdes y apparaît comme la reconstitution de la vie des premiers chrétiens, telle que nous la décrivent les *Actes des Apôtres*. Marie a donné le Christ au monde, ce fut son rôle et sa grâce : Il lui revient encore de nous donner aujourd'hui son esprit.

R. Pierre Masson, O. P.

Rome, 1958

Ce qu'il faut savoir des amourettes

(suite de juillet)

« L'herbe *aproxis* prend feu aussitôt qu'elle le voit : nos cœurs sont de même ; dès qu'ils voient une âme enflammée d'amour pour eux, ils sont tout aussitôt embrasés pour elle. [...] Vous penserez n'en recevoir qu'une étincelle, et vous serez tout étonné de voir qu'en un moment il aura saisi tout votre cœur, réduit en cendres toutes vos résolutions et en fumée votre réputation » [78].

Dans le même sens, nous pouvons lire dans un ouvrage contemporain : « Tous les éducateurs bien pensants réprouvent ces amourettes. Et malheur aux parents qui ne les préviennent, qui ne les amortissent, qui ne les surveillent en tout cas, comme un commencement de maladie grave. Elles se reconnaissent à ce qu'elles sont intempestives, futiles en leur mobile, sensuelles, consciemment ou non, en leur origine. On est trop jeune ou trop pauvre pour s'établir, mais on se séduit mutuellement par la coiffure, l'attifement, l'habillement, le babillage et les propos risqués, l'habileté au sport, la coquetterie et même la hardiesse des familiarités. Toute peccadille est prélude au péché. Un premier pas est l'annonce de milliers d'autres. Un engrenage ne happe-t-il jamais qu'une seule phalange ? Le doigt, la main, le bras, tout le corps s'y trouve bientôt engagé » [79].

Après avoir traité de la baisse des facultés intellectuelles chez l'enfance et la jeunesse, un spécialiste de l'enseignement catéchistique décrit ainsi la situation concernant les amourettes, dans nos milieux catholiques : « Le danger est plus grand et plus grave sur le plan des mœurs. Les réactions d'honnêteté disparaissent. Il y a anesthésie du sens moral. [...] La précocité sexuelle est une triste réalité, tant chez les garçons que chez les fillettes. Nous ne jugeons pas l'adolescent sur ses conversations avec des camarades, parce qu'il est facilement grossier en paroles, par fan-

---

78. *Introduction à la vie dévote*, pp. 183-184.
79. GERMAIN, *Le point d'interrogation*, pp. 110-111.

faronnade. Plus révélateur est son comportement à l'égard de la jeune fille. Le cynisme se fait jour à un âge bien tendre et se décèle par l'absence de timidité naturelle, une effronterie, une impudeur de plus en plus courantes. Il joue à l'adulte. Nos adolescentes sont devenues expertes dans l'art d'aguicher les garçons par des œillades, des poses qu'elles veulent *assassines* » [80].

Jacqueline Vincent parle aussi de cet « éveil précoce de la sexualité et même d'expériences prématurées ». Elle rapporte qu'un religieux, prêchant une retraite de fin d'études qualifiait d'*allumeuses*, les adolescentes qui, directement ou non, provoquent les jeunes gens au péché contre la pureté [81].

De plus, pour les personnes qui ambitionnent de mener une vie chrétienne fervente, ces amitiés sensibles constituent l'un des plus grands obstacles au progrès spirituel : « Dieu, qui ne veut pas d'un cœur partagé, commence par faire des reproches intérieurs, et, si l'on n'écoute pas sa voix, il se retire peu à peu de l'âme, la prive de lumière et de consolations intérieures. Au fur et à mesure que les attaches grandissent, on perd le recueillement intérieur, la paix de l'âme, le goût des exercices spirituels et du travail. De là des pertes de temps considérables : la pensée se porte trop souvent vers l'ami absent, et empêche l'application de l'esprit et du cœur aux choses sérieuses et à la piété. Tout cela finit par dégoûter, décourager ; la sensibilité prend le dessus sur la volonté qui devient faible et languissante » [82].

La préparation sérieuse au mariage exclut les amourettes

Il serait très utile ici, semble-t-il, de démontrer que les amourettes sont incompatibles avec une sérieuse préparation au mariage. Et ces considérations sont valables non seulement à cause des dangers moraux

---

80. Guy Larose, *Y a-t-il un problème d'enseignement religieux ?*, dans *Revue Euch. du Clergé*, 55 (1952) 169-170.
81. Voir Jacqueline Vincent, *Quelques aspects de la psychologie féminine*, dans *Direction spirituelle et psychologie* (Coll. *Etudes Carmélitaines*), Bruges, Desclée De Brouwer, 1951, pp. 58-59. Voir aussi le résumé d'une conférence par l'abbé André Jodoin, dans *La Semaine Religieuse de Montréal*, 116 (1957) 885-886. Jean-Marie Morin, dans *La Presse*, 23 février 1957.
82. Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, pp. 385-386.

qui résultent de ces amours précoces, mais aussi à cause du déséquilibre psychologique et affectif qu'il entraîne chez les adolescents.

Ces positions morales et scientifiques doivent être maintenues, en dépit de la généralité de cette mode nouvelle, car ici s'applique le principe qui dit que « le fait ne saurait prévaloir contre le droit » [83]. En effet, en matière de morale chrétienne surtout, ne peut s'appliquer le postulat statistique selon lequel « c'est le nombre qui fait la loi, établit les valeurs, détermine le caractère normal ou anormal des structures et des conduites. [...] Au niveau de la personne, [...] on ne doit plus distinguer seulement normal et anormal, mais moral et immoral » [84].

Dans une allocution sur le rôle et l'utilisation de la statistique, le 10 septembre 1953, le Souverain Pontife exposait des pensées analogues : « Lorsque le statisticien s'efforce d'exprimer en quantités mathématiques un ensemble de phénomènes où il entre une part de liberté, sa grande tentation sera de méconnaître cette liberté et d'attribuer aux faits sociaux un déterminisme intégral qu'ils n'ont point, mais que présupposent ses calculs, en vertu de leur principe méthodologique. Il y a là un danger réel sur lequel Nous voulons attirer votre attention. La *loi du grand nombre* ne prouve rien contre la liberté du vouloir des individus » [85].

Quant aux fréquentations prématurées, l'abbé Viollet, qui est l'un des grands spécialistes actuels des questions matrimoniales, soutient, avec raison d'ailleurs, que les jeunes gens et les jeunes filles n'ont pas le droit d'entretenir d'intimité amoureuse avant le jour où ils peuvent envisager la possibilité du mariage : « Le point le plus important, écrit-il, est de déposer dans le cœur des jeunes adolescents un très haut idéal moral, spécialement orienté dans le sens de l'amour, du mariage et de la famille.

« Il s'agit d'abord de leur faire comprendre que l'amour ne doit jamais être séparé de la notion de mariage. Dès lors, un jeune homme

---

83. Jean-Marie Grevillot, *Le comportement sexuel de l'homme* (analyse qualitative du Rapport Kinsey), dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 207.
84. *Ibid.*, pp. 214-215.
85. *Doc. Cath.*, 50 (1953) 1233.

doit s'interdire de courtiser une jeune fille tant qu'il n'est pas en âge de se marier ou si les circonstances ne permettent pas d'espérer une union normale. La jeune fille ne doit jamais accepter les avances d'un jeune homme qui n'aurait pas l'intention de fonder avec elle un foyer.

« Il faut que les jeunes gens soient convaincus que l'amour est une puissance morale et spirituelle avec laquelle il est interdit de s'amuser. En conséquence, chacun des sexes doit se tenir sur la réserve vis-à-vis de l'autre » [86].

Sans doute, il faut que les deux sexes apprennent à se connaître avant le mariage, mais cela suppose certaines conditions. A ce sujet, l'abbé Viollet écrit encore : « Ils y parviendront si les éducateurs commencent par expliquer clairement aux jeunes adolescents que leur premier effort moral, s'ils ne veulent pas se laisser entraîner par les appétits inférieurs de l'instinct, doit être de les dominer en se détournant de tous les spectacles susceptibles d'exciter chez eux les désirs sexuels. C'est en apprenant à se dominer et en respectant l'autre sexe qu'ils parviendront à cet état de calme intérieur qui leur permettra d'observer d'une manière objective et désintéressée le sexe d'en face. [...]

« Pour que l'observation se fasse dans de bonnes conditions, l'adolescent doit garder son cœur de toute liaison sentimentale » [87].

En effet, comme il est dit plus loin, « le seul moyen de connaître l'autre sexe n'est pas de jouer à l'amoureux, mais de commencer par se dominer pour mieux observer l'autre sexe [88]. Le mariage n'est pas un jeu, il est une vocation. Ce n'est pas en assurer la réussite morale et spirituelle que de se livrer, au cours des années d'adolescence, à toutes sortes de manœuvres destinées à exciter les sens et à troubler l'imagination.

« S'il est naturel que chacun des sexes observe l'autre pour le mieux connaître et réduire ainsi les risques d'erreur à l'heure du choix définitif, il n'en reste pas moins que le cœur ne gardera toutes ses puissances

---

86. Jean Viollet, *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, 5e éd., Paris, Editions Familiales de France, 1939, p. 33.

87. *Ibid.*, p. 98.

88. *Ibid.*, p. 103

d'amour qu'autant qu'il aura été préservé des aventures sentimentales plus ou moins mêlées d'égoïsme, d'amour-propre ou de sensualité » [89].

Un médecin, qui a écrit quelques ouvrages importants sur les questions médicales et psychologiques, affirme que « si l'on ne donne pas alors à la sensibilité son aliment vrai, c'est-à-dire si on ne la tourne pas dès ce moment-là vers l'amour à venir, pour lequel l'adolescent doit se garder, la porte reste ouverte à toutes les sottises, toutes les niaiseries » [90].

Après quelques remarques concernant l'âge ingrat et l'adolescence, le même auteur poursuit : « Elles [*i.e.* les remarques faites] imposent des devoirs très stricts aux parents et aux éducateurs, il faut que, à cet âge surtout, on oriente d'emblée la sensibilité affective vers ce qui sera un jour la réalité, et donc non point vers des amourettes, mais bien vers un grand amour entrevu et attendu. Et il importe peut-être davantage encore de fortifier le cœur pour qu'il ne vibre qu'à de grandes et belles choses. Une famille vraiment une, où il fait bon vivre ensemble, où la joie règne et qui sait se faire accueillante à la vie, même un peu tumultueuse, de la jeunesse est la suprême sauvegarde » [91].

Les psychiatres reconnaissent que la pathologie féminine comprend des névroses et des psychoses provoquées par des liaisons sentimentales passagères : « L'équilibre psychologique féminin nécessite une fixation sentimentale durable et ne trouve son épanouissement que dans le mariage. [...] Nombre de psychoses commencent aussi chez la jeune fille à la suite de circonstances malencontreuses qui ont allumé les sens sans leur permettre de se fixer et de s'épanouir dans un amour vrai. Les déceptions sentimentales que l'on retrouve si souvent comme causes occasionnelles au début de la schizophrénie reconnaissent une même cause : le fait de mettre en action un instinct pour le priver aussitôt de sa satisfaction. Rien n'est plus mauvais pour l'organisme. C'est comme le sujet chez qui on déclenche l'appétit en lui présentant des mets, pour les lui

89. *Ibid.*, pp. 106-107. Voir aussi Edouard Rolland, *La continence ascétique*, dans *Limitation des naissances et conscience chrétienne*, pp. 329-330.
90. Biot, *Education de l'amour*, p. 179.
91. *Ibid.*, p. 180.

retirer aussitôt, ou bien c'est comme lorsqu'on déclenche un espoir pour le voir ensuite s'évanouir. Ce brusque vide au milieu d'un élan est très nuisible à l'organisme et favorise souvent des dépressions nerveuses ou des maladies plus graves » [92].

1. — Camaraderie et amourettes

L'une des illusions les plus spécieuses concernant les amourettes est de croire qu'il est facile de demeurer sur le plan de la franche camaraderie ou de la simple amitié, lorsqu'il s'agit de personnes de sexe différent. Néanmoins, les auteurs les plus avisés soutiennent que les rapports qui existent entre garçons et filles, à l'époque de l'adolescence et même plus tard, restent rarement sur ce plan. Citant à ce sujet une éducatrice expérimentée, le docteur Biot écrit : « A cet âge ingrat, les rapports entre filles et garçons ne restent que rarement (sauf dans les cas exceptionnels où des natures pures ont été intelligemment élevées — et ces deux conditions ne sont pas habituellement remplies), ces rapports ne restent que rarement sur le plan de la bonne et franche camaraderie, qui devrait être habituelle si l'éducation familiale était meilleure » [93].

Voici un autre témoignage très péremptoire : « Les psychologues et les moralistes posent souvent le problème de la possibilité de l'amitié entre le jeune homme et la jeune fille. [...] La plupart du temps, une telle amitié n'est-elle pas un amour masqué, une attente, ou la substitution d'un amour déçu ? Chez l'un ou l'autre le réveil peut être brusque et tragique.

« Dans l'adolescence et la jeunesse surtout, âge d'effervescence, il sera très difficile de rencontrer un tel sentiment à l'état pur ; même entre homme et femme dont la vue est plus claire et la possession de soi plus forte, il faut des conditions psychologiques assez rares pour que naisse et subsiste une amitié, sans rien d'ambigu ni d'inquiétant. Peut-être est-il requis que leurs puissances d'amour soient, par ailleurs, comblées : ils

---

92. Henry Baruk, *Précis de psychiatrie* (Coll. de *Précis médicaux*), Paris, Masson & Cie, 1950, p. 388.
93. *Education de l'amour*, pp. 179-180

chercheront alors dans l'amitié, non une forme de substitution, mais un simple complément intellectuel ou esthétique ; ou bien il faudra que l'un et l'autre se situent, par une anomalie de tempérament parfois ou par un dépassement totalement réalisé (rare comme le diamant), hors d'atteinte de l'amour » [94].

Le danger de passer de l'amitié à l'amour est encore accru par le fait que l'adolescent se croit souvent incompris par les membres de sa famille et se retire dans une *tour d'ivoire* ! Cette situation est d'autant plus délicate que les puissances d'amour qui s'éveillent sont maladroites et ne sont pas comblées par ailleurs. A ce sujet, l'abbé Viollet écrit : « Il n'est pas rare que le flirt s'ébauche sous le couvert des confidences. Aucune intention perverse. Par sympathie mutuelle, on se raconte. La jeune fille n'est-elle pas une pauvre incomprise qui ne peut se confier à personne, pas même à ses parents ? Et le jeune homme ne se sent-il pas un cœur compatissant pour cette charmante jeune fille plus ou moins délaissée ?

« Et ce sont les longues lettres pleines de confidences, les interminables causeries sentimentales au cours desquelles chacun parle de soi, de ses espérances, de ses déceptions. Insensiblement les liens se forment et un jour vient où l'on ne peut plus se séparer. Comment d'ailleurs ne pas se prouver par des regards, des serrements de mains, de délicats baisers, que l'on se comprend et que l'on saura se consoler mutuellement des tristesses et des déceptions de la vie ? » [95].

Dans une allocution sur la grandeur du veuvage chrétien, le 16 septembre 1957, S. S. Pie XII ne mettait-il pas en garde contre de pareils dangers les veuves elles-mêmes ? Il disait, en effet : « Comme il serait erroné de profiter du veuvage pour s'affranchir de la réserve et de la prudence qui conviennent aux femmes seules et de s'abandonner aux vanités d'une vie facile et superficielle. C'est méconnaître la faiblesse du cœur humain, trop avide de peupler une solitude ingrate, et les périls de

94. Abbé J. Monchanin, *L'amitié et l'amour. De la solitude à Dieu*, dans *Médecine et adolescence*, pp. 254-255.
95. *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, pp. 58-59.

fréquentations apparemment inoffensives, mais sanctionnées trop souvent par des chutes regrettables »[96].

2. — Amitié intellectuelle

D'aucuns croient facile, ou du moins possible avec des précautions, une amitié entre sexes différents qui se cache sous des préoccupations intellectuelles. Néanmoins, dans le concret, une telle amitié est un leurre et elle manifeste assez tôt, pour des observateurs impartiaux, ses intérêts sentimentaux.

A ce sujet, l'abbé Viollet a écrit quelques lignes très judicieuses qu'il vaut de citer : « C'est une jeune étudiante qui regarde avec un certain mépris les faiblesses du cœur et du sentiment. Pour elle, la femme moderne est une intellectuelle au même titre que l'homme, et son émancipation définitive exige qu'elle traite celui-ci en égal. Dès lors, rien ne s'oppose à ce qu'elle discute avec lui les problèmes les plus arides de la philosophie et qu'elle considère comme imbus de préjugés surannés ceux qui la blâmeraient de préparer ses examens dans la chambre d'un camarade ou de faire venir celui-ci dans la sienne.

« Quel danger peut-on courir quand deux intelligences cherchent ensemble la solution des plus hauts problèmes de la philosophie ou de la science ?

« Ceux qui se livrent à ce jeu dangereux oublient que ces deux intelligences appartiennent à des sexes différents. Comment ne se sont-ils pas doutés, dès le point de départ de leurs relations, que s'ils s'étaient recherchés l'un l'autre, c'est qu'une secrète sympathie les attirait instinctivement ?

« Ils ne voyaient que la science, alors qu'une réflexion un peu plus attentive leur aurait montré que la science n'était qu'un prétexte, et qu'au fond ils se fréquentaient parce qu'ils étaient de sexe différent. Un jour viendra où les regards donneront la preuve qu'à force de contacts intimes les problèmes scientifiques ont été oubliés et remplacés par la joie de se

---

96. *Doc. Cath.*, 54 (1957) 1288.

trouver ensemble, de se serrer la main, de se faire des confidences et de se complaire dans de longues intimités silencieuses pleines de désirs et de promesses.

« C'est se mettre en danger que d'oublier la différence des sexes et d'imaginer que deux intelligences de sexe différent peuvent indifféremment entrer en contact intime et fréquent » [97].

Des dangers analogues aussi se rencontrent chez les jeunes gens et les jeunes filles qui font leurs études dans les mêmes classes, ou qui se rencontrent quotidiennement dans d'autres milieux comme le bureau, l'usine, le sport : « Que de fois des rencontres trop fréquentes, trop faciles, entre jeunes des deux sexes, n'ont-elle pas eu de fâcheuses conséquences ! L'immoralité des ateliers mixtes n'est que trop connue, celle aussi des expéditions sportives où le même chalet abrite des jeunes qui ont souvent exalté par l'effort en plein air leur appétit de vivre, bien plus qu'ils n'ont calmé leur passion par la fatigue et qui parfois ont compensé par des excitants leur lassitude.

« Certes, il ne faut pas que les moralistes versent dans une sorte d'obsession qui leur montrerait du mal partout ; mais il est non moins nécessaire de ne pas exposer les adolescents et adolescentes à des dangers où sombrerait leur vertu.

« Certes, on ne doit pas élever les garçons dans la phobie de la femme et les filles dans la crainte de l'homme ; il ne faut pas cependant leur faire courir le risque de désirs contre lesquels ils auraient trop de peine à lutter » [98].

S. S. Pie XII signalait notamment le péril que courent les jeunes filles, lorsqu'elles vont travailler au dehors [99]. Et les considérations que faisait S. S. Pie XI, dans son encyclique sur l'éducation, concernant les écoles *mixtes* sont très significatives pour le sujet que nous traitons présentement ; il écrivait, en effet : « C'est une erreur du même genre et

---

97. *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, pp. 63-64.
98. Biot, *Education de l'amour*, p. 213. Voir aussi Viollet, *op. cit.*, pp. 87-88. Abbé Joly, *Prêtre dans le milieu étudiant*, dans *Qu'attendez-vous du prêtre ?* Paris, Plon, 1949, pp. 213-214.
99. Voir *Discours sur l'apostolat de la jeune fille*, 1er juillet 1945, dans *Le problème féminin* (Coll. *Les enseignements pontificaux*), pp. 108-109.

non moins pernicieuse à l'éducation chrétienne que cette méthode dite de *coéducation des sexes*, méthode fondée, elle aussi, aux yeux d'un grand nombre, sur un naturalisme négateur du péché originel. En outre, pour tous ses tenants, elle provient d'une confusion d'idées déplorable, qui remplace la légitime communauté de vie entre les hommes par la promiscuité et le nivellement égalitaire.

« Le Créateur a ordonné et disposé la parfaite communauté de vie entre les deux sexes seulement dans l'unité du mariage ; ensuite, il les sépare graduellement dans la famille et dans la société. Il n'y a dans la nature elle-même, qui a fait les sexes différents par leur organisme, par leurs inclinations, par leurs aptitudes, aucune raison qui montre que la promiscuité, et encore moins une égalité de formation, puissent ou doivent exister. Les sexes, suivant les admirables desseins du Créateur, sont appelés à se compléter réciproquement dans la famille et dans la société, et justement par leur diversité même.

« Cette diversité est donc à maintenir et à favoriser dans la formation et dans l'éducation, en sauvegardant la distinction nécessaire, avec une séparation correspondante, en rapport avec les âges différents et les différentes circonstances. Ces principes sont à appliquer en temps et lieu, suivant les règles de la prudence chrétienne, à toutes les écoles, mais principalement durant l'adolescence, la période la plus délicate et la plus décisive de la formation » [100].

Une autre directive dans le même sens vient de la S. Congrégation des Religieux. Il s'agit d'une question posée aux Communautés de femmes, en vue du rapport quinquennal que les Congrégations religieuses doivent faire au Saint-Siège : « A-t-on des écoles mixtes ; observe-t-on les prescriptions des Ordinaires au sujet des limites d'âge à fixer, au-delà desquelles des garçons ne peuvent pas être admis ou retenus à l'école ? [101] Au début de mars 1958, la même S. Congrégation publiait, sur le sujet, des directives beaucoup plus élaborées.

100. *Actes de S. S. Pie XI*, Paris, *Bonne Presse*, t. 6, pp. 123-124.

101. Questionnaire pour les Congrégations et les Sociétés de droit diocésain pour le rapport quinquennal à la S. Congrégation des Religieux, 9 décembre 1948, no 281.

3. — Amitié spirituelle

L'amitié entre l'homme et la femme, amitié fondée sur des préoccupations spirituelles, n'est pas absolument impossible, mais elle suppose des conditions telles qu'elle est très rare et presque toujours dangereuse. M. l'abbé Viollet propose sur cette question encore des idées très justes : « Si les deux sexes peuvent être l'un pour l'autre une occasion de chute, ils peuvent également devenir un merveilleux et splendide moyen de formation mutuelle. Dieu n'a pas créé l'humanité, homme et femme, pour multiplier le péché à travers le monde. Même, en dehors de la vocation familiale qui doit les unir corps et âme, la pensée divine veut que l'homme et la femme se complètent et s'entraident pour parvenir l'un par l'autre à une perfection plus haute. [...]

« Nous trouvons des exemples particulièrement édifiants dans l'histoire des saints : Saint Jérôme et les matrones romaines, saint François d'Assise et sainte Claire, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, saint Vincent de Paul et Louise de Marillac, etc. [...]

« Je ne voudrais pas que cette remarque fût mal interprétée par les adolescents et qu'ils y voient comme une invitation à se chercher les uns les autres sous prétexte de se faire mutuellement du bien et s'élever ensemble vers un idéal supérieur. Ces sortes d'intimité entre adolescents n'ayant point encore conquis la connaissance d'eux-mêmes et ne possédant pas les expériences de la vie sentimentale, auraient tôt fait, comme nous l'avons d'ailleurs remarqué, de les jeter dans les bras l'un de l'autre et de faire prendre pour des inspirations de l'esprit la satisfaction de leurs désirs charnels et sentimentaux » [102].

Saint François de Sales avait déjà abordé cette question dans la même perspective ; il écrivait, en effet : « Le miel d'Héraclée, qui est si vénéneux, ressemble à l'autre pourtant si salutaire : il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre ou de les prendre mêlés, car la bonté de

102. *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, pp. 90-91. Voir aussi Joseph Folliet, *Essai sur la chasteté chez les célibataires*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, pp. 323-324. Francis Hermans, *La vie spirituelle des laïcs*, Paris, Editions du Levain, 1954, p. 269.

l'un n'empêcherait pas la nuisance de l'autre. Il faut être sur ses gardes pour n'être point trompé dans ces amitiés, notamment quand elles se lient entre personnes de sexe différent, sous quelque prétexte que ce soit, car bien souvent Satan donne le change à ceux qui s'aiment.

« On commence par l'amour vertueux, mais si on ne se surveille, l'amour frivole s'y mêle, puis l'amour sensuel, puis l'amour charnel : oui, même dans les affections spirituelles il y a danger si on n'est pas sur ses gardes, bien qu'il soit difficile de prendre le change, parce que sa pureté et sa blancheur rendent plus facilement reconnaissables les souillures que Satan veut y mêler : c'est pourquoi quand il intervient, se met de la partie, il intervient plus finement, et essaie de glisser les impuretés presque insensiblement » [103].

* * *

Les considérations que nous venons d'élaborer pourraient, semble-t-il, se suffire à elles-mêmes et fournir un ensemble doctrinal relativement adéquat concernant l'amour chez les adolescents et les fréquentations prématurées. Néanmoins, il sera peut-être utile de pénétrer plus avant dans le sous-sol théologique, en inventoriant un peu le dogme du péché originel et en montrant comment l'amour désordonné de soi, qui est la conséquence pour ainsi dire générique de ce péché, peut brouiller le jeu des lois essentielles de l'amour véritable. Nous pourrons proposer enfin quelques remèdes préventifs et curatifs contre les amourettes.

Ovila Melançon, C. S. C., *Aumônier*
Maison de la Providence
Sainte-Marguerite du Lac Masson, P. Q.

103. *Introduction à la vie dévote*, pp. 188-189. Voir aussi Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, pp. 387-388.

Malraux : la rédemption par l'action ou par l'art ?

Né avec notre siècle, en 1901, André Malraux en est un des témoins les plus importants : homme d'action aventureuse présent aux tournants les plus stratégiques de notre histoire ; écrivain habile et incisif, lucide et dur. Une pensée personnelle aiguë et profonde, une prise de conscience dramatique de la période difficile que traverse l'humanité, une ouverture fraternelle sur l'homme, une vibration intime nerveuse jaillissant en une pensée saccadée : tel nous apparaît Malraux.

1901-1926

Georges-André Malraux est né à Montmartre ; enfance et adolescence difficiles : sa famille ruinée, son père mort, la guerre 1914-1918 ; une sensibilité nerveuse ; après le baccalauréat, cours à l'Ecole des Langues orientales, et à la Sorbonne ; surtout visites continuelles des musées et galeries : le jeune Malraux acquiert des connaissances très vastes, qu'il ne cessera d'approfondir, dans les domaines de l'histoire et de l'art : déjà son esprit se manifeste par une forte imagination, une mémoire visuelle extraordinaire, et une facilité déroutante à faire des rapprochements originaux.

André Malraux n'a pas encore vingt ans qu'il est à la recherche de livres rares et d'éditions originales ; il s'intéresse particulièrement à une science qui n'est que peu de son âge : l'archéologie ; il travaille dans l'édition, publie des articles dans des périodiques, puis son premier livre (*Lunes en papier*), se marie avec Clara Goldsmidt, est pris d'un intérêt tout à fait particulier pour l'art khmer : il part pour l'Indochine, en mission d'exploration au Cambodge : là-bas, il y aura aventures, découvertes, complications (dont Malraux nous parlera dans *La Voie royale*) ; il revient à Paris, puis retourne en Indochine ; suivra une action quelque peu mystérieuse en Chine révolutionnaire, entre Borodine et Tchang-Kaï-check (c'est là le sujet des *Conquérants*).

En 1926, Malraux revient en Europe, et publie *La Tentation de l'Occident.*

La Tentation de l'Occident (1926) est le point de départ de la pensée malruvienne : elle est l'affirmation, la révolte, la déclaration officielle d'un jeune penseur ; elle est aussi la révélation d'un écrivain sobre, précis, dense, original, convaincu, engagé ; il y a sans doute une part de déclamation et d'affectation, d'exagération, dans ces pages, mais il y a aussi un accent particulier, d'une rare qualité, et une exigence, une recherche, qui touchent.

Nous sommes en présence d'un jeune Français et d'un jeune Chinois. qui s'entretiennent de l'inutilité de la vie, qui s'interrogent devant la mort et la souffrance, qui examinent le sort problématique de la civilisation et de la culture. L'une des affirmations les plus frappantes de cet entretien est la suivante : « La réalité absolue a été pour vous Dieu, puis l'homme. Mais l'homme est mort après Dieu, et vous cherchez avec angoisse celui à qui vous pourrez confier son étrange héritage ».

Les thèmes principaux de ce livre sont : le déclin du christianisme, l'insuffisance de la religion, une prise de position athée devant la vie, l'absurdité tragique de la condition humaine, l'angoisse qui envahit toute existence en face de la solitude et de la mort, et les valeurs de l'action et de l'art : c'est en somme toute l'œuvre de Malraux, mais sèche et théorique, pas encore incarnée...

1926-1934

Depuis son retour de la Chine révolutionnaire, André Malraux collabore à l'action communiste, mais sans entrer dans les cadres du Parti : cette étrange attitude envers le communisme, cette méfiance et cette marge d'indépendance que Malraux a toujours manifestées envers le communisme en dit long sur ce qu'il pensait vraiment du mouvement... Entretemps, il s'occupe d'éditorial d'art, et d'études de l'histoire des civilisations avec encore un penchant pour l'archéologie artistique ; il voyage beaucoup ; en 1928, il publie *Les Conquérants* ; et 1933, ce sera

La Condition humaine, le Prix Goncourt, la gloire littéraire : mais les recherches d'art sont encore plus exigeantes que le fait d'être à la mode ; désormais en moyens financiers, Malraux poursuit de plus belle ses travaux, et part à la recherche de la capitale de l'ancien royaume de Saba.

En 1930, Malraux avait publié *La Voie royale* : dans ce livre, nous retrouvons les deux grands thèmes malruviens : l'action et l'art, dans un contexte de vie charnelle dense et d'exigence spirituelle tragique : c'est l'homme aux prises avec son destin, devant l'aventure brute et dangereuse, l'acte définitif et décisif, la nécessité de l'engagement final, la mort. Perken, l'étrange et sauvage aventurier qui déclare au tout début : « Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même : on ne tue jamais que pour exister... » évoluera peu à peu dans son attitude en face de la possibilité et l'inévitabilité de la mort : « Ce n'est pas pour mourir que je pense à la mort : c'est pour vivre ! » A la fin du volume, le même Perken, mourant, halètera : « Il n'y a pas... de mort... Il y a seulement... moi... moi... qui vais mourir... »

La mort et l'aventure à fond : en somme l'engagement définitif, lucide et tragique de l'homme ; l'écriture est sobre, précise, directe, sincère ; la pensée est authentique et profondément humaine : « Comprenez-moi. Si j'accepte un homme, je l'accepte totalement, je l'accepte comme moi-même. De quel acte commis par cet homme qui est des miens, puis-je affirmer que je ne l'aurais pas commis ? »

Les Conquérants, c'est l'aventure révolutionnaire de Malraux en Chine, mais élargie ; on y voit surtout Borodine, le chef révolutionnaire communiste au service d'un organisme dont il n'est qu'un rouage, et Garine, le chef anarchiste, tragiquement solitaire mais dévoré d'un besoin des autres, des camarades, des amis, dans sa lutte individualiste ; ce Garine qui dira : « Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie ».

Dans ce livre, l'action révolutionnaire est érigée en système de vie et de pensée : mais on y sent qu'elle ne peut délivrer l'homme de l'angoisse tragique de sa condition : « Bien entendu, il faut d'abord vaincre ; mais il reste à savoir si, la victoire obtenue, l'homme ne se retrouvera pas

en face de sa mort ; et ce qui est peut-être plus grave : en face de la mort de ceux qu'il aime » dira Malraux en 1930.

Dans *La Condition humaine* (1933), cette action révolutionnaire sera niée en tant que système, devant la souffrance, la misère, la mort. Kyo dira bien : « Mais moi, pour moi, que suis-je ? Une espèce d'affirmation absolue, d'affirmation de fou : une intensité plus grande que celle de tout le reste. Pour les autres, je suis ce que j'ai fait ». La condition humaine est terrible dans ce contexte exigeant et dur : « Il est très rare qu'un homme puisse supporter sa condition d'homme... Il faut toujours s'intoxiquer ; ce pays a l'opium, l'Islam le haschich, l'Occident la femme... », ce à quoi Ferral répond : « Mais l'homme peut et doit nier la femme : l'acte, l'acte seul justifie la vie et satisfait l'homme... Un homme est la somme de ses actes : de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire... »

Malraux a trop misé sur l'action, pour la renier facilement... Le besoin d'action dangereuse, chez lui, est une intoxication, une évasion d'une condition humaine trop lucidement envisagée : Gisors a l'opium, Ferral l'érotisme, Tchen le terrorisme, Kyo le suicide ; Malraux répond à l'interrogation tragique et déchirante de la souffrance et de la mort par l'action ; cette dernière jaillit sans doute de son tempérament nerveux et fébrile, mais surtout de cette douloureuse interrogation d'angoisse devant la vie et la mort, la solitude de la conscience en face d'elle-même.

On trouve aussi dans le même volume des pages parmi les plus belles que Malraux ait écrites sur l'art ; il s'agit ici de la peinture japonaise, dont l'auteur a saisi la fine fleur ; à la question « Pourquoi peignez-vous ? » Malraux fait répondre au maître Kama-San : « La peinture, chez nous, ce serait, chez vous, la charité... Si je ne peignais plus, il me semblerait être devenu aveugle... Tout est signe : aller du signe à la chose signifiée, c'est approfondir le monde... »

1934-1951

Malraux est envoyé avec Gide en mission politique communiste auprès de Hitler, d'où il rapportera *Le Temps du mépris* ; puis à titre

d'anti-fasciste radical, il est invité au premier Congrès des écrivains soviétiques à Moscou ; il s'y montre peu orthodoxe, même catégoriquement séparé de la pensée marxiste et de la dialectique matérialiste. En juillet 1936, quelques jours après l'ouverture de la guerre civile espagnole, Malraux est dans la mêlée, à la tête d'une escadrille de fortune où il s'affiche grand héros ; son escadrille détruite, il part en tournée de conférences en Amérique en vue d'y réunir les fonds qui manquent tant à la révolution espagnole ; de retour à Paris, il publie *L'Espoir*, puis va tourner le film du même nom en Espagne, sans pour autant jamais abandonner ses travaux sur l'art.

Volontaire dans les chars d'assaut en 1939, prisonnier puis évadé en 1940, maquisard pendant deux ans, il travaille à *La Lutte avec l'Ange*, participe très activement et dangereusement à la Résistance, est fait prisonnier, passe bien proche d'y laisser sa peau ; un peu plus tard, Ministre « technicien et non politicien » de de Gaulle, il jette les bases d'un vaste programme culturel : mais les revirements politiques sont brusques en France ; après la campagne du Rassemblement du Peuple Français et les élections victorieuses de 1951, Malraux retourne à ses livres, et à ses recherches...

Le Temps du mépris (1935), c'est l'homme déchiré entre l'angoisse désespérée et un tout petit espoir d'en sortir : aux limites tragiques de l'humain dans un contexte de lucide absurdité, de solitude insurmontable Kassner devient le prisonnier si typiquement halluciné des prisons politiques ; c'est toute l'humiliation radicale de la personne dans les camps de concentration allemands ; être homme devient alors bien difficile, et la condition humaine est un bien lourd fardeau : du pessimisme intégral, on tend timidement à passer à un espoir encore bien mince : celui d'une tentative de fraternité virile...

L'Espoir (1937), c'est la fraternité dans la révolution. C'est Alvéar qui dit : « Il y a un espoir terrible et profond dans l'homme... La révolution joue entre autres rôles celui que joua jadis la vie éternelle ». Malraux a refusé le communisme pour la même raison qu'il refuse le fascisme :

« Un homme actif et pessimiste à la fois, c'est ou ce sera un fasciste, sauf s'il a une fidélité derrière lui... » C'est cette *fidélité à l'homme*, malgré tout, qui consiste comme le dit Garcia, à « tranformer en conscience une expérience aussi large que possible... » qui fait que « l'ensemble de cette escadrille est plus noble que ceux qui la composent ».

L'Espoir, c'est à la fois la solidarité humaine, et la confrontation d'individus : le chrétien pris entre *la* cause de l'Eglise et *celles* de ses ministres ; l'intellectuel entre son idéal et sa réalisation, entre la pensée et l'action ; l'homme social entre l'individu et la cause commune. Malraux doit de nouveau envisager le Christianisme, faire face honnêtement à sa valeur historique et à sa situation contemporaine : il ne l'accepte pas encore, mais il lui manifeste plus de respect, d'admiration, de sympathie : aussi a-t-il le droit d'être plus exigeant : « Il faut que le sacerdoce redevienne difficile : comme, peut-être, la vie de chaque chrétien ».

La Lutte avec l'Ange : *Les Noyers de l'Altenburg* (1943) ; Malraux s'interroge d'abord : « Ecrivain, par quoi suis-je obsédé depuis dix ans, sinon par l'homme ? », puis se rappelle des souvenirs de famille, entre autres ce mot de son père : « Ce n'est pas à gratter sans fin l'individu qu'on finit par rencontrer l'homme », puis son grand-oncle Walter et son prieuré de l'Altenburg : et surtout les entretiens qui avaient lieu dans la bibliothèque de cette grande maison entre des personnages aussi différents qu'intéressants...

C'est un peu la récapitulation de la pensée malruvienne dans ses grandes lignes, avec une évolution marquée de l'action héroïque vers le bonheur quotidien et simple, et l'art ; on y pense encore que l'homme est ce qu'il fait, que ses actes sont sa signature profonde dans le monde qu'il traverse, mais on y pense aussi que « le sens de la vie était le bonheur, et il s'était occupé, crétin ! d'autre chose que d'être heureux ».

« ... Quelque chose d'éternel demeure en l'homme qui pense... quelque chose que j'appellerai sa part divine : c'est son attitude à mettre le monde en question ». Et c'est bien là un des principaux mérites de Malraux : une interrogation lucide et honnête devant un monde qui ne

sait plus trop où il va. Walter parlera de « tirer de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant », Berger affirmera que l'art est « une rectification du monde », mais Malraux n'y dit pas son dernier mot : sa recherche n'est pas finie...

1951-19....

Cette recherche, Malraux la continue dans *Psychologie de l'Art*, laquelle deviendra, après refonte et augmentation, les fameuses *Voix du Silence*. Avant d'effleurer ce monument, disons que Malraux a publié, en 1946, une *Esquisse d'une psychologie du cinéma* des plus intéressantes, des études sur Goya et sur le *Musée imaginaire de la sculpture mondiale*...

Les Voix du Silence. Malraux possède une érudition artistique tout à fait personnelle, qui n'a rien de l'érudition académique générale : c'est l'accumulation, dans une très vaste mémoire, d'une foule de conclusions de recherches poussées avec acharnement dans les sentiers les moins battus ; cette vaste collection de notes hétéroclites à l'échelle de l'art mondial est de plus reliée par tout un réseau mystérieux de parallèles et de rapprochements imprévus et déroutants. Malraux pense, agit et écrit par rafales, en jets pressés et abondants : il est nerveux, anxieux, possède une facilité d'improvisation et un don d'association d'idées renversants, qui le rendent difficile à suivre de près ; n'est-ce pas Gide lui-même qui avouait : « Deux heures durant, je m'émerveille de son éblouissante et étourdissante faconde ».

Malraux sait une foule de choses, et les sait toutes de par le détail. Dans les deux premières parties des *Voix du Silence*, *Le Musée imaginaire*, et *Les Métamorphoses d'Apollon*, nous voyons l'art trouver deux nouvelles dimensions : celle du musée, de la collection ; puis celle de la reproduction, de la diffusion par la photo, l'album ; tout au long de cette brillante enquête dans l'histoire de l'art et dans les styles que l'homme emploie pour faire œuvre de beauté, sous la formule étourdissante de rapprochements, de comparaisons vertigineuses, Malraux passe en magicien des monnaies celtiques à l'art oriental, de la littérature à l'art moderne

ou à l'art primitif ou à l'art roman, ou à celui de la Renaissance, des tapisseries aux sculptures ou aux mosaïques...

De tragiquement pessimiste, la pensée de Malraux cherche une détente dans une attitude moins catégorique et désespérée devant la vie : l'âge de l'action dangereuse est passé, mais je ne crois pas que ce soit l'heure d'un tiède embourgeoisement d'esthète, la fin d'une flamme ardente et incisive ; nous voyons plutôt cette évolution profonde comme le résultat de la déception de l'action révolutionnaire pour un homme qui a eu assez de chance d'en sortir ; il y a là glissement du plan moral fermé au plan esthétique ouvert, et place donc à une conversion ; l'action ne permettant pas à l'homme de dominer son angoisse, mais le rapprochant davantage de son échec inévitable, la mort, c'est au tour de l'art d'offrir à l'homme sa solution contre le destin : la création artistique, à la fois affirmation énergique de la dignité et de la liberté humaines, et noble triomphe de l'effacement par la mort...

C'est à pleines pages que nous voudrions citer Malraux ici ; sa dense, complexe et touffue pensée esthétique peut se résumer en très gros aux lignes directrices suivantes :

— l'homme est à la recherche d'une expression fondamentale et satisfaisante de son entité existentielle, et c'est (après la déception de l'action révolutionnaire) dans l'art qu'il peut s'exprimer le plus adéquatement, par delà l'angoisse et le désespoir ;

— l'art est la traduction concrète du mystère ontologique humain, de sa condition la plus intime, la manifestation noble de sa conscience : c'est la victoire sur la mort de l'individu et sur la disparition d'une civilisation de l'existence personnelle, *sacrée*, immortelle en un certain sens, de l'homme ;

— l'art est toujours plus ou moins *sacré* : symboles, signes, au-delà des apparences, des phénomènes, de la matière ; métamorphoses ; transcendance sur le temporel, le contingent, le périssable ; seuil du mystère.

Malraux fait de l'art un anti-destin : une victoire sur la fatalité de la mort et de l'oubli ; et aussi un lieu du sacré...

Esquisse d'une critique thématique...

Homme engagé, Malraux l'a été : *politicien*, de choc et de front, et non de combines et de coulisses ; *romancier* témoin et *reporter* plus qu'inventeur et fantaisiste ; *orateur et conférencier* fascinant et convaincu avant d'être abondant et brillant ; *critique et historien d'art* ouvert à tous les courants de tous les temps, étourdissant à force de volubilité, déroutant à force de subtilités : sans chercher à éblouir, il le fait d'une façon incomparable, enchaînant développements et commentaires, s'éloignant du sujet pour y revenir d'un bond et nous y prendre à court, emporté par un tel flot...

Il a tissé un lien entre l'*aventure* et l'*expérience psychologique intime*, il a juxtaposé les mondes de l'action (gestes définitifs, tranchants, parfois désespérés, violents, sanglants) et de la pensée (non pas thèses et théories, mais dialogues incisifs, réflexions lourdes)... Il a goûté l'amertume de la *solitude humaine* ; l'*amour* lui a semblé davantage une décevante expérience de deux solitudes ne pouvant se fondre, limitées aux niveaux physiques et sensuels, parfois teintés de sadisme et de masochisme ; il a refusé la *religion* sous prétexte d'un refus d'évasion, aussi bien dans le mysticisme chinois d'une entité cosmologique que dans le mysticisme chrétien résigné à la souffrance et à la mort ; la *révolution* est pour lui une lutte en faveur de la dignité humaine : et l'*action* devient une évasion d'une interrogation trop pressante, d'une fatalité trop obsédante, une attitude qui ressemble à de l'activisme...

La certitude d'une vie intensément épuisée permet une attitude héroïque devant un monde terrible et sanglant, désespérément fermé ; le tragique humain, dense, dur, angoissant, s'efface à la conscience lucide derrière l'action immédiate érigée en système. A mi-chemin entre la tyrannie des masses et celle des surhommes, entre la dialectique matérialiste de Marx et le pessimisme intellectuel de Nietzsche, Malraux ne veut que l'homme soit un animal économique et politique : il lutte pour sa dignité, sa liberté, la possibilité d'une conscience lucide, la solidarité fraternelle ; pour lui, l'homme est une entité mystérieuse, une interroga-

tion, une recherche : il voudrait le libérer de la misère, de la souffrance, de l'injustice, de la mort, mais il lui refuse obstinément toute ouverture sur l'au-delà...

André Malraux a cherché toute sa vie une attitude à la fois digne de l'homme et le satisfaisant à fond dans sa condition concrète d'être libre, intelligent, et respectueux de la liberté des autres ; après la rude déception de l'action révolutionnaire héroïque, il cherche du côté de l'art : mais l'interrogation n'est pas close...

Tentation de l'Occident, première affirmation malruvienne, disait en 1926 la mort de l'homme après celle de Dieu ; c'est sur le même accent orgueilleux, et dans le fond si angoissé, si désespéré, si peu rassuré, que se taisent les *Voix du Silence* : « J'ai refusé ce que voulait en moi la bête, et je suis devenu homme sans le secours des dieux ».

Malraux n'a pas soixante ans encore, et sa recherche, si vraie, si dense, si courageuse, quoique trop solitaire et orgueilleuse, n'est pas encore terminée... « La main tremble de l'honneur d'être homme », cette main qui n'avait tremblé que d'angoisse, de peur de la mort, de lucidité terrible et pessimiste...

Jamais peut-être une quête d'absolu n'aura été si longue, si douloureuse, si tendue ; peut-être ne se terminera-t-elle pas à bon port ? Car l'art, pas plus que l'action, ne saurait rendre compte de toute l'entité complexe de cette étrange condition humaine. Après avoir engagé à fond l'homme dans l'histoire, et dans ce que l'histoire a de plus désespéré, de plus dur, de plus tragique, Malraux cherche maintenant à poser l'homme hors de l'histoire, dans un contexte esthétique.

Après avoir lutté en Chine, en Espagne et en France, avec les hommes contre leur destin, Malraux se penche maintenant avec une attention toute particulière sur les problèmes et les possibilités de l'art : « Le destin n'est pas mort, il est fait de tout ce qui impose à l'homme la conscience de sa condition ». Il y a évolution. Le destin, d'entité négative, de fatalité, peut devenir un stimulant de la recherche lucide, l'occasion d'une ouverture de conscience : qui dit recherche dit aussi espoir de

trouver... L'action héroïque a été pour lui une voie sans issue autre que la mort ; l'art l'a mené au seuil du sacré : après une tentative de rédemption par l'action, puis par l'art, il cherche toujours une issue à la condition humaine, une possibilité d'intégration : mais est-il homme à se tenir à une solution ? N'est-il pas plutôt interrogation exigeante ?

Guy Robert

D'un monde à l'autre à bord du « Constitution »

Les moyens de communications ont beau se multiplier et l'avion disputer la préséance au bateau, l'océan garde le prestige de son immensité. Il sépare les mondes plus qu'il ne les unit. A ses deux extrémités deux continents se font face l'un à l'autre, essaient de se connaître et de se persuader qu'ils appartiennent au même monde que nous appelons l'Occident. Pourtant plus les témoignages s'accumulent, plus les récits abondent pour raconter des épisodes vécus, des expériences acquises, des impressions reçues, plus il semble que pour passer d'un continent à l'autre, il faut un effort d'adaptation et de compréhension.

Pour visiter l'Amérique dont le centre est incontestablement les Etats-Unis, deux voies sont ouvertes au touriste qui vient d'Europe : celle du nord et celle du midi. Il n'y a pas de voie intermédiaire, ni par le ciel, ni par la mer. C'est que la mer n'a pas encore perdu ses prérogatives ancestrales. Elle détermine le partage de l'Europe en deux zones maritimes : la Mer du Nord et la Méditerranée. Ces zones définissent le rôle de deux pôles d'attraction, deux centres qui ont gouverné deux cycles de l'histoire du monde, deux étapes de la civilisation occidentale qui se sont disputé l'unité de l'Europe.

Dans le midi c'est la survivance prestigieuse de l'Antiquité classique qui tel le Phénix renaît continuellement de ses cendres et attire de partout les esprits captivés par ce que l'homme a essayé de créer de beau et d'équilibré. Dans le nord, une puissance de domination par la concentration des moyens économiques, œuvre titanique de l'industrie des derniers siècles, conserve encore aujourd'hui un monopole de richesse et de contrôle financier.

Ces deux foyers de la pensée et de l'activité européenne, orientent leur prise de contact avec le nouveau monde par les mêmes voies géographiques, par lesquelles ont passé Christophe Colomb, Americ Vespuce

d'une part et de l'autre, Jacques Cartier et Walter Raleigh. Les lignes d'avion ne font que suivre les mêmes traces maritimes. La France est le pays d'Europe qui réunit en elle ces deux foyers d'activité d'où prennent leur départ les émissaires du vieux monde à la rencontre du nouveau.

La France n'est pourtant pas le pays le mieux orienté psychologiquement pour faciliter la compréhension entre le vieux et le nouveau monde. L'attitude distante de la majorité des Français pour les choses d'Amérique, fait croire que pour eux la découverte des Etats-Unis est à refaire.

Lorsque le bateau quitte les ports de la Manche pour pénétrer l'océan, un continent semble disparaître brusquement, tout replié sur lui-même, jaloux de ses traditions, content de son particularisme, fier de son prestige passé. Le voyageur recueille une impression quelque peu différente s'il quitte l'Europe par le midi. Ici la mer a été plus accueillante depuis les temps immémoriaux. Elle a servi de grande artère de circulation aux ancêtres fameux depuis l'Iliade, aux Grecs, Phéniciens, Romains ; elle a aussi servi à saint Paul pour répandre la bonne parole au monde antique, aux Vénitiens pour fonder le grand commerce maritime et aux navigateurs méditerranéens pour y découvrir que la terre était ronde. La Méditerranée reste jusqu'à nos jours l'institutrice de la navigation mondiale. Elle sert aussi de grand boulevard à la flotte américaine, mais ses riverains ne montrent pas une reconnaissance sans réserve à cette flotte, malgré les dollars que les marins américains dispersent pour des achats de pacotille. Ce n'est encore pas par leur intermédiaire que la liaison entre le vieux et le nouveau monde peut être facilitée. La raison d'une incompréhension entre les pays d'Europe et le nouveau monde est en effet profonde. Il n'est pas superflu de la mettre en évidence.

Nous avons beau dire que la société du nouveau monde est toute faite d'éléments qui lui ont été fournis par les pays d'Europe et qu'il ne peut y avoir d'originalité dans cet assemblement hétéroclite composé au gré de l'aventure. Les lois d'immigration malgré leur rigueur n'y ont pas mis de l'ordre, puisque des éléments de races batardes font échec à toute sélection contrôlée. Mais ce que des observateurs nombreux omettent de

constater, c'est comment avec des éléments humains disparates qui descendent du même Adam, une société nouvelle a pris naissance avec lois propres, sa manière d'être et de se comporter et cela grâce à des influences d'ordre spirituel qui ont agi comme un catalyseur pour précipiter une cristallisation sociale et politique. C'est au-devant de cette œuvre nouvelle qu'il est intéressant de s'arrêter pour nous rendre compte en quoi consiste la différence entre le vieux et le nouveau monde et pour quelles raisons l'incompréhension est si marquée entre les émissaires d'un monde à l'autre, qui tout en se donnant la peine de voir, d'observer et de comprendre, n'arrivent le plus souvent qu'à des dépréciations réciproques.

Il ne faut pas dissimuler le fait que la plupart des publicistes français qui viennent recueillir des renseignements et impressions aux Etats-Unis, retournent chez eux avec un matériel anecdotique abondant, fait plutôt pour amuser que pour instruire ou bien pour confirmer le lecteur dans son sentiment de supériorité vis-à-vis d'un monde différent où il prétend découvrir une mentalité simpliste, dépourvue de raffinement intellectuel et artistique. Ces descriptions rarement témoignent d'un sentiment de sympathie ou même d'impartialité. Tout récemment quelques livres ont paru qui rendent justice à l'importance du phénomène américain, tel le livre de Jacques Maritain où il reconnaît la portée de l'esprit religieux aux Etats-Unis.

Les Américains en tournée en Europe, eux aussi, contribuent très peu à changer l'opinion du public en leur faveur. Malgré la politique d'aide à l'étranger qui rehausse leur prestige, conscients de la supériorité de leurs réalisations, animés d'un esprit de séparatisme d'un monde dont ils se sont distancés par leur puissance et leur richesse, ils parcourent les pays étrangers, très souvent à la manière des visiteurs dans un jardin zoologique. Leur attitude, qui n'a rien de la morgue anglo-saxonne, n'est souvent pas dissimulée sous des dehors prévenants, mais par leur désapprobation agit pour froisser l'orgueil de ceux qui ne veulent recevoir la charité qu'accompagnée d'excuses. L'Américain n'est pas seulement appelé à donner mais aussi à se faire pardonner pourquoi il est appelé à

donner. S'il fallait employer un terme péjoratif pour désigner le manque de savoir-faire, il faudrait parler du manque de savoir se faire de la propagande. Mais quelle espèce de propagande pourrait suppléer à un manque de compréhension réciproque ?

On entend dire souvent que les Américains ne savent pas se faire de la réclame. Est-ce bien le terme propagande, dont il faudrait user pour essayer de faire comprendre en quoi consiste la supériorité des Américains ou bien par quelles méthodes ils ont gagné leur incomparable réussite ?

Les Américains eux-mêmes sont réticents pour mettre en avant leur capacité et leurs méthodes. Parler de la supériorité de leurs institutions et de leurs réalisations, leur semble superflu et jusqu'à un point déplacé. Cette manière d'éviter d'en parler vient d'une réprobation de tout ce qui semblerait l'affichage d'un patriotisme dépourvu de tact vis-à-vis de l'étranger. Ils évitent d'en faire étalage et le réprouve sous le nom de *jingoïsme*. Ils connaissent leur supériorité mais ne veulent pas en parler. C'est une des raisons du manque de propagande des Américains pour leurs institutions et leurs réalisations. Ils en ont si peu l'habitude que lorsque des services spéciaux sont chargés de la propagande, ils ont bien du mal à s'en acquitter. Le résultat est que leurs adversaires ont le champ libre pour les combattre.

Pourtant les Américains ont envahi le champ international de leur influence, de leur puissance financière et ils ont affirmé hautement le but de leur politique dont ils ne se sont jamais caché : de sauver le monde par la démocratie. Ils entendent répandre par le monde, les mêmes principes sociaux et politiques sur lesquels ils ont bâti eux-mêmes leur grandeur. Aussi est-il intéressant de découvrir sur quoi se base cette grandeur.

Une vue même superficielle la montre bâtie sur une organisation politique, financière et sociale stable à toute épreuve, une discipline librement consentie à laquelle se soumettent tous les citoyens américains, une activité économique continuellement excédentaire et un penchant à l'entraide qui frappe tous les observateurs même les plus prétentieux.

En essayant d'approfondir cet état de choses, nous sommes enclins à formuler quelques généralisations trop négligées pour comprendre le monde américain. Elles sont faites pour expliquer comment une association d'éléments politiques, économiques et spirituels conduisent à une stabilité sociale, source de puissance et de richesse.

Des esprits avisés n'ont pas manqué de découvrir depuis longtemps la supériorité de l'organisation américaine. Dès son établissement, après la guerre d'indépendance — ce qui nous fait remonter au commencement de leur histoire — les Etats-Unis ont trouvé un admirateur dans leur adversaire même, William Pitt qui déclarait que la Constitution des Etats-Unis lui semblait l'instrument de gouvernement le plus perfectionné et prédisait que toute législation constitutionnelle à l'avenir devait en tenir compte. Lord Bryce a développé cette idée dans son fameux livre sur la Communauté américaine.

Cela nous fait penser que la sagesse antique qui voulait que la grandeur et la puissance des sociétés et des Etats soit dépendante des lois constitutionnelles qu'ils ont su se donner, n'avait pas tort. Il ne faut pas chercher plus loin pour comprendre la solidité de l'établissement des Etats-Unis. Leur Constitution est un monument qui défie l'adversité. Mais il y a plus.

Les lois fixent les disciplines auxquelles les hommes devront se plier, mais il ne faut pas moins que des hommes libres s'y conforment. Où donc se trouve le secret de ce conformisme ? Pour le comprendre il faut faire intervenir les éléments spirituels qui en toute société humaine jouent un rôle prépondérant. Ils forment la conscience des individus et cette conscience maintient et améliore les disciplines.

Les observateurs qui visitent les Etats-Unis omettent le plus souvent de mettre en évidence le caractère essentiel de la société américaine qui est non seulement égalitaire par la loi, mais qui vise et cultive cette égalité sociale pour la rendre de plus en plus effective. C'est avec le maniement des leviers économiques que cet égalitarisme est réalisé progressivement, mais la force qui met en mouvement ces leviers est de

nature immatérielle : elle réside dans le domaine de la pensée et du sentiment, gouvernés par la foi chrétienne.

Il est étonnant que peu d'auteurs aient jusqu'ici mis en évidence le rôle de la foi chrétienne dans la composition des disciplines américaines et la dépendance des idées égalitaires de celles des principes chrétiens appliqués à la vie pratique. La plupart des auteurs sur les Etats-Unis évitent ce sujet ou ne le touchent qu'avec réticence. Dernièrement Jacques Maritain avec son autorité d'auteur catholique affirme que les Etats-Unis dans leurs aspirations fondamentales révèlent un élan de nature spirituelle et que les propos qui prétendent que l'Américain est essentiellement matérialiste est en contradiction avec tous les témoignages de la conduite de vie américaine, basée sur un impératif d'entraide spontanée. Cette entraide doit être aussi trouvée dans l'esprit d'entreprise économique, le patron et l'ouvrier ne se considérant pas d'essence différente. L'esprit de collaboration atténue la rigueur d'un capitalisme uniquement orienté vers l'exploitation de l'homme, de celui qui ne possède pas, par celui qui possède. C'est là où le marxisme est pris en défaut.

Pourquoi les peuples d'Europe n'ont-ils pas réussi à développer chez eux cet esprit d'entraide ? L'histoire en serait trop longue, contentons-nous de constater les résultats.

D'un côté de l'océan Atlantique une société nouvelle est construite avec des éléments anciens, mais elle se trouve cimentée avec des lois nouvelles et avec l'aide d'une doctrine chrétienne pratique, orientée vers les œuvres. L'entraide en forme le lien essentiel. Il donne vie et prospérité à une société économique qui veut un bien-être aussi uniforme que possible pour tout le monde, dans lequel les convoitises deviennent sans objet. L'ouvrier, grâce à des salaires les plus élevés, est élevé au rang du fonctionnaire qui les deux mènent une vie bourgeoise. Ils sont tous les bénéficiaires d'un régime dûment étudié par les économistes qui reconnaissent que le maximum de bien-être ne peut être acquis que dans une société où la puissance d'achat est répartie le plus également entre les membres de la société. Le salaire élevé en est le levier essentiel. Comme

le reconnaît Moulton, organisateur de la Brookings Institution, de Washington, sous un tel régime l'augmentation dans les accumulations de capital est aussi la plus intense. Le marxisme qui est une exploitation idéologique avec un but mensonger ne peut se développer dans une ambiance où les convoitises ne peuvent être stimulées et faire l'objet d'une telle exploitation idéologique.

Par contre que voit-on dans la plupart des pays d'Europe et du vieux monde ? Ici le pouvoir politique associé au pouvoir de la classe possédante, aussi bien chez les marxistes que chez les antimarxistes, aux mains d'hommes jaloux de maintenir des prérogatives et des privilèges où l'argent court après l'argent, rend difficile les rapprochements entre classes et en gardant la classe ouvrière à un niveau qui lui rend l'accès au contrôle de la chose publique illusoire, il perpétue l'esprit de discrimination de classe. De là ce que l'Américain n'arrive pas à comprendre : le luxe de la classe dominante et la pauvreté de vie des classes laborieuses. L'excès de confort et d'hygiène chez les uns et le manque total chez les autres.

Il n'est jamais superflu d'insister sur la différence des structures. A part les motifs d'ordre spirituel, il y a la différence des cadres de disciplines qui ordonnent la marche de l'ensemble social. Matière et esprit sont inséparables dans la composition de cet ensemble. Ce n'est pas seulement dans l'organisation du gouvernement politique que diffèrent les structures, mais aussi dans l'ordre administratif. La démocratie véritable est construite par le bas, elle met en contact les hommes dans l'enceinte de leur communauté, elle donne vie à cette communauté où les hommes se sentent rapprochés par le fait même de leur coexistence dans un même voisinage. C'est un premier échelon de la solidarité sociale. Au-dessus de la famille une cellule communautaire s'intègre dans une communauté plus grande, celle-ci dans l'Etat et l'Etat dans l'Etat fédéral. Toute démocratie qui veut rendre effectif le contrôle social et politique ne peut être que fédérale. C'est dans l'enceinte d'une communauté réduite que les hommes sont appelés à se connaître et à s'apprécier, à se faire confiance,

à s'entraider et à se déléguer les attributions pour l'exercice de l'autorité. Il n'y a pas de représentance nationale véritable sans représentance des intérêts locaux. Ainsi c'est par le bas que la pyramide des volontés qui exercent l'autorité doit s'édifier et c'est par le consentement collectif construit de proche en proche qu'elle doit se maintenir. En Europe ce n'est que la Suisse qui a réussi à se donner une organisation fédérale semblable à celle qui s'est édifiée sur une grande échelle de l'autre côté de l'océan. Cela fait partie des structures constitutionnelles intimes, tandis que la séparation des pouvoirs au sommet politique n'en est que le couronnement.

Pour les visiteurs d'Europe aux Etats-Unis, il n'est jamais superflu de leur rappeler que la Constitution des Etats-Unis est la seule au monde qui n'a pas été changée jusque dans le détail de son fonctionnement depuis son adoption en 1776. L'ancien Président des Etats-Unis, Truman, l'a rappelé dans une allocution à l'ensemble des voyageurs, à l'occasion de la fête nationale du 4 juillet 1958 à bord du bateau *Constitution* qui le ramenait de France. Le nom du bateau même était symbolique pour commémorer la fête. A cette occasion le Président révélait qu'à la suite des conversations qu'il avait eu avec les hommes d'Etat italiens et indous, après la dernière grande guerre, les hommes d'Etat de ces deux pays se sont laissés inspirer dans leur nouvelle œuvre constitutionnelle des principes de la loi fondamentale américaine.

L'Allemagne l'avait fait à son tour spontanément. Il restait la France comme pays le plus important de l'Europe qui après avoir guidé les destinées européennes pendant longtemps, se trouvait à la recherche de sa voie propre. Après avoir fait, pendant plus de 150 ans, l'expérience de toutes sortes d'essais constitutionnels, elle en est encore aujourd'hui à chercher ses assises sociales stables. Fière de son génie créateur, elle voudrait d'une création nouvelle qui au dire des juristes français devrait être moderne. En fait peut-il y avoir du moderne dans les créations juridiques, celles dont les Romains disaient qu'elles étaient la raison écrite, *Ratio scripta* ?

Le grand mérite du général de Gaulle est d'avoir compris toute l'ampleur de la tâche qui doit être accomplie et son prestige indique l'homme providentiel à un moment fatidique de l'histoire de France. Il n'est pas moins en butte à de grandes difficultés parce que malgré ses appels à l'unité la tradition du pays est : *Gallia divisa est.* Le fédéralisme seul pourrait faire obstacle à cette division, en lui fournissant une modalité d'intégration, où les particularismes trouveraient une solution de continuité dans l'union.

Mais l'œuvre d'un homme aussi vaillant et génial fût-il ne peut pas suffire. Ce qu'il manque à la France d'aujourd'hui c'est le lien spirituel qui unirait les Français et que nous devons appeler la religion. Mais quel serait ce lien qui en France briserait toutes les oppositions pour restaurer l'amitié nationale ? Serait-ce le marxisme ou bien l'Eglise chrétienne ?

Il faut reconnaître que depuis 150 ans, la France est soumise à une action de déchristianisation qui a pris des proportions nationales. En approfondissant la signification religieuse pour les Français, on peut se demander si pour la majorité des Français, la religion ne représente pas une forme de pensée vétuste, parfois saugrenue à laquelle le grand public est attaché soit par esprit de piété traditionnelle, soit par snobisme ou simplement pour faire échec aux progressistes.

En France le sens de la religion a été profondément atteint. Il essaie de revivre dans les cercles attachés aux traditions du pays mais aussi dans les cercles de spéculation intellectuelle où l'audace de la pensée ne trouve pas ses limites dans l'attachement aux textes sacrés. Cette audace de la pensée va jusqu'à vouloir faire une symbiose entre le marxisme et le christianisme, en négligeant le fait que l'un a pour tâche principale de détruire, l'autre, pour le remplacer. Selon Marx l'interprétation historique fondée sur la Bible doit céder la place à l'interprétation historique appelée dialectique. L'impératif de l'une doit remplacer l'impératif de l'autre parce que ce n'est pas Dieu qui gouverne le monde mais la machine scientifique. L'opposition est entre l'homme dont la conscience libre est orientée par les vérités chrétiennes et l'homme qui est destiné à

devenir le robot de la hiérarchie marxiste, celle qui détient la vérité de l'évolution matérialiste et qui l'impose avec la même rigueur que les tortionnaires du Moyen Age.

Si partout au monde l'inquiétude était grande à la veille de la venue au pouvoir du général de Gaulle, c'est qu'en France se jouait non seulement les destinées de la France mais celle de l'Europe, dont la France a été pendant des siècles le cœur et l'esprit. Aussi l'œuvre de redressement constitutionnel en France en est une qui peut servir d'exemple à l'Europe. Elle associe l'idée chrétienne à celle de la loi et du droit. Ne serait-ce pas le moment de départ d'une croisade comme la France en a connu dans le passé ? Il faudrait remonter à l'époque de Pierre l'Hermite, de saint Bernard ou de saint Dominique.

Avec la France, l'Europe peut se relever ou sombrer et le nouveau monde ne peut y être indifférent. Malgré l'océan, il est le prolongement du vieux monde dont il a profité des leçons. Il pourrait à son tour servir pour lui rappeler des leçons oubliées.

R. Floresco

Ancien diplomate roumain, représentant de la Roumanie à Washington (1934-1936) et à Londres (1939-1941)

Le sens des faits

Les Martiens

Nos Terriens étaient aux abois
Depuis que des Martiens au sud des Amériques
Faisaient l'occupation de nos continents froids.
Ils étaient arrivés sans armes, faméliques,
Disant que des malheurs avaient fondu sur eux :
Leur planète était surchauffée ;
Leur peuple, peu nombreux,
Ne pouvait vivre en zone tempérée...
Au pôle seulement ils se trouveraient bien !
Ils étaient mineurs et tailleurs de pierre ;
Ne mangeaient que chair de pingouin ;
Croyaient en Dieu, voyaient en l'homme un frère,
Et ne désiraient que la paix.
Il fallut, comme bien l'on pense,
Tenir conseil à leur sujet.
Séance sur séance,
On ne négligea rien pour établir le fait
De leur présence :
Papiers, cartes, croquis réels,
Un point montrable de l'espace,
Point mesurable sous le ciel
Etait bien habité par ces gens d'autre extrace.
Restait la question
Des droits d'occupation...
Ici, point de compas, ni récrits, ni mémoires :
Chacun parla selon ses intérêts.
Un Blanc, géologue notoire,
Prouva qu'autour du pôle on trouve un minerai
Qu'il serait dangereux d'abandonner à d'autres.
Un Noir fit remarquer : « Ces gens, au teint violet,
« Aggraveront le sort qu'on fait partout aux nôtres... »
Un Jaune trouva rude et laid
Le parler des arrivants, et leurs habitudes :
« Les progrès, conclut-il, réalisés chez nous,
« Ne s'accorderaient plus avec ces turpitudes... »
Un diplomate hindou

Osa seul proposer solution plus clémente :
On rit et demanda combien un paria
Sacrifierait pour ces gens-là ?...
Puis, sur commune entente,
On décida, par des moyens nouveaux, sans bruit,
D'exterminer, de façon très humaine,
Ces barbares criards, troublards, faiseurs d'ennuis,
Doucement, à la petite semaine...

Notre monde orgueilleux, cruel et faux
Croit masquer sa misère en se gorgeant de mots :
« Culture », « Barbarie » ... où gît la différence ?
Race, savoir, argent, quoiqu'à part soi l'on pense,
Ne peuvent rien pour nous humaniser :
Seule la charité fait les civilisés.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Hommage au chanoine Groulx !

Admirable peuple qui peut se donner des hommes de cette taille ! Ah ! bien certain, nous n'avons pas toujours accepté ses idées. D'ailleurs il n'a jamais tenté de nous les imposer. Et même si certaines de ses thèses sont discutables, elles restent en général celles d'un grand esprit. Avec cela persévérant, grand lutteur. Ce qui fait que pour plusieurs de nos aînés M. Groulx reste LE maître. Il est en tout cas le témoin d'un passé inachevé qui ne manque pas de gloire. Il a réussi et presque de ses propres forces à réveiller toute une génération qui menaçait de s'endormir. — Mais maintenant qu'il a 80 ans, avec son expérience des hommes et des institutions, comme il doit sourire de nous voir ! Monsieur Groulx sait trop bien son histoire pour ne pas se douter que plusieurs de nos idées « modernes » n'en sont pas et que bien de nos théories d'avant-garde ou d'arrière-front passeront. C'est une loi de la vie, paraît-il : les générations se bousculent les unes contre les autres. Celle qui suit s'oppose à la précédente. On dit que c'est nécessaire au bon fonctionnement de l'humanité. L'antithèse fait découvrir la vérité, dirait saint Augustin.

Les 80 ans de M. Groulx nous font penser en plus qu'on aurait bien besoin maintenant de quelqu'un qui nous apaise et fasse l'unité. C'est une autre preuve que les générations se contredisent. N'est-ce pas, monsieur le Chanoine ?

Ad multos alios annos !

Benoît LACROIX, O. P.

Engagement humain de la poésie [1]

Parce que la poésie est le plus libre et le premier des arts, il est comme naturel de lui demander de ne pas se départir de son climat et d'opérer sous la lumière de la Beauté. On se surprend à exiger d'elle le maximum non pas seulement de talent et d'adresse mais de sagesse et de contemplation, quitte à la pousser un peu pour la faire coïncider avec le désir. Je me voyais lire le *Cimetière marin* en ces termes :

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,
A ce point pur je monte et m'accoutume,
Tout entouré de mon regard marin ;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation très sereine aime
L'altitude d'Un Dieu-Trois souverain

Ou bien, sur le début de deux sonnets de Mallarmé, j'obtenais ceci :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change
Brille comme un cristal par le salut de Lui :
Gloire au Père, il nous prend, nous transforme en archange !

Ces aventures étonnantes indiquent comment la marche du poète doit garder dans l'absolu un corrélatif transcendantal qui ne saurait s'enclore dans un poème mais que ce dernier fait effort pour imiter.

* * *

Il est facile ici d'atterrir au bas des Laurentides pour saluer dans la poésie canadienne-française ce rapport à l'absolu qui lui donne ses plus beaux titres de noblesse. Il faut d'abord remercier les Editions Beauchemin d'avoir permis à M. Guy Sylvestre l'impression d'une anthologie sur un aussi beau papier, en caractères tellement lisibles.

Monsieur Guy Sylvestre n'est pas un historiographe. Il veut nous faire lire des poèmes et il nous en cite généreusement. Peut-être un peu à court de précisions. Mais enfin le lecteur habitué à l'anthologie des poètes français contemporains préfacée par Sully Prud'homme au début de ce siècle (trois volumes, chez Delagrave, Paris, 1906) s'accommodera de cette présentation de poèmes sans références. L'auteur ne nous dit pas où le poème fut d'abord publié, ni dans quel livre, ni à quelle page.

1. GUY SYLVESTRE : *Anthologie de la poésie canadienne française (sic)*. Deuxième édition revue et augmentée. Librairie Beauchemin, Montréal, 1958. 20 cm. XXIII et 300 pages.

Peut-être les éditions ultérieures vont-elles moderniser l'information ? Chaque poète est introduit par une courte notice où il serait mieux de retenir les noms d'éditeurs. Le texte de quinze pages qui forme l'introduction serait une excellente allumette pour amorcer la dialectique à la prochaine réunion des jeunes poètes.

Je suis sûr du succès de cette *Anthologie*. Et c'est pour la future troisième édition que j'ai noté directement les souhaits qui me sont nés.

Arcade-M. Monette, O. P.

La Maison Montmorency, septembre 1958

Un classique français et un « western »

Dans le cadre des Festivals de Montréal, Molière, Tartuffe et Fernand Ledoux sont venus habiter la Comédie canadienne.

On s'explique mal aujourd'hui les querelles et les interdictions dont le *Tartuffe* a été l'objet, tant en France qu'au Canada. Il faut croire que nos ancêtres ont connu, au moment le plus intensif du jansénisme, une période où la dévotion devint ombrageuse, et partant, une période où l'on perdit le sens de l'humour et de la satire : autre preuve que les valeurs se tiennent et que toute déviation sur le plan spirituel influence les critères de l'art. Quoi qu'il en soit de ces querelles bien enterrées, nous revoici devant le *Tartuffe*.

Tartuffe est une incarnation de l'hypocrisie. Molière simplifie la psychologie de son personnage pour l'affubler de plusieurs vices à la fois : fourberie, avarice, concupiscence, cynisme. Et cependant il le prive de toute motivation, de toute tension susceptibles de minimiser, par inconscience ou ambition, la portée de ses actes. On ne peut s'empêcher de le comparer avec Iago dans *Othello* de Shakespeare, avec cette différence toutefois qu'Iago est mu par une jalousie incontrôlée, ce qui le rend plausible sur le plan dramatique. Mais Molière, se situant nettement dans la caricature, peut passer outre ce ressort du vice ; l'aveuglement nécessaire au héros ténébreux de Shakespeare est remplacé ici par une charge comique irrésistible. Quand l'homme rit de ses travers, il les veut à l'état pur ; c'est ce que Molière a parfaitement compris. On peut, à la rigueur, donner une figure tragique à son Don Juan ; dans le cas de Tartuffe on fausserait le texte.

La simplification comique marque d'autres personnages, comme Madame Pernelle, grand'mère butée et ridicule, et surtout Orgon dont la béate crédulité fait contrepoids à l'hypocrisie de Tartuffe : il doit ne pas

voir ce qui crève les yeux. Quant aux amants, ils sont des amoureux à l'état pur, des violons à une seule corde qu'on retrouve partout dans Molière, toujours identiques sous des noms différents.

Dorine, la servante qui parle haut, comme la Toinette du *Malade Imaginaire*, et Cléante, le beau-frère plein de bon sens, tiennent la part de la raison, l'une d'un ton bourru et empressé, l'autre avec beaucoup de sagesse, mais un peu lourdement dans des monologues très difficiles à soutenir : preuve que la vertu est une matière dramatique plus difficile à manier que le vice. Elmire, femme d'Orgon est le caractère le plus nuancé de la pièce : très féminine, avec tout ce que cela suppose de charme et de diplomatie : honnête sans pruderie, ferme sans fracas, elle sait quand parler et quand se taire, ce dernier trait suffisant presque à en faire une femme parfaite.

Une bonne partie du public connaît déjà le texte ; plusieurs ont déjà assisté à la pièce : il devient indispensable de soigner particulièrement la mise en scène. On sentait, le soir de la première, qu'un effort sérieux avait été fait, mais le rythme souffrait par moment des raccordements de dernière minute. On sait que Fernand Ledoux n'est arrivé qu'à la fin des répétitions. Le début du premier acte a été passablement laborieux. Rose Rey-Duzil (Madame Pernelle) a attaqué trop brusquement et n'a pu soutenir le ton ; son débit trop rapide rendait son texte difficile à comprendre. Il a fallu la querelle des amoureux, brillamment enlevée par Ginette Letondal (Mariane jolie et sincère), Georges Carrère (Valère léger et sympathique) et Antoinette Giroux (Dorine forte et autoritaire) pour donner le vrai départ. Le tempo s'est maintenu ensuite, sauf pour la scène finale où Molière, il faut l'avouer, n'aide pas les comédiens.

Fernand Ledoux connaît son texte à fond. Il nous présente un Tartuffe sobre, mais très fortement dessiné, dont l'hypocrisie se dévoile dès la première réplique. Il possède ce grand art de découper le texte, d'accélérer les temps faibles, donnant toute l'importance aux temps forts, mais sans y insister désagréablement. Son Tartuffe est caricatural, mais jamais bouffon. On se souviendra longtemps de son faux sourire et de son air compassé, deux attitudes qui fixent définitivement le personnage.

Henri Norbert (Orgon), toujours à l'aise en scène, n'a pas assez poussé l'aspect béat de son personnage ; on aurait cru, à certains moments, qu'il était Tartuffe lui-même. Jacques Galipeau a été victime d'une erreur de distribution et d'un texte très difficile ; malgré beaucoup de conviction il a rarement atteint l'aisance. Par contre Charlotte Boisjoli, très bien distribuée, a donné la réplique à Fernand Ledoux comme si elle

avait toujours joué avec lui ; dans les circonstances, ce n'est pas un mince mérite. Leur scène de séduction fut le sommet du spectacle.

Les costumes et décors n'ont pas cherché l'originalité, mais la vérité historique et la conformité avec le texte : milieu bourgeois de fortune moyenne. Le corridor surélevé à l'arrière-scène permet d'intéressantes différenciations de plan. J'ai trouvé très disgracieux le jaune criant du paravent et de certains fauteuils, de même que le manchon (!) de Cléante ; si l'histoire du costume le justifie, la plastique de scène s'en passerait bien.

En somme, la représentation de *Tartuffe* donne ce qu'on pouvait prévoir : une magistrale interprétation du rôle titre ; une interprétation satisfaisante des rôles secondaires, avec quelques faiblesses ; un manque de fondu dans la troupe, malgré les efforts de chacun. Le spectacle reste de bon niveau professionnel. Pouvait-on espérer la surprise d'un spectacle parfait ?

Et l'on oublie que la pièce est en vers. C'est bon signe...

* * *

La Poudrière, petit théâtre international de l'île Sainte-Hélène, ouvre ses portes avec une pièce américaine : *The Rainmaker* de Richard Nash.

Sur une ferme des Etats-Unis vit une famille, ni riche, ni pauvre : le père, deux garçons, une fille. La mère étant décédée, c'est la fille, Lizzie, qui est maîtresse de maison. Raconter les épisodes de la pièce fausserait la perspective, car toute cette histoire de « fabricant de pluie » n'a de sens que par son influence sur la jeune fille, comme point de départ de sa vie. *You are a plain girl* lui dit son frère aîné dans ce qu'il croit être une minute de vérité. L'expression est intraduisible ; elle porte sur le plan physique et psychologique ; elle tend à anéantir la personnalité.

Mais tout n'est pas perdu pour Lizzie, car elle garde au fond de son cœur, bien enfouie sous un amas de réalités, une ouverture pour le rêve, un coin pour un rayon de soleil. Pourtant ce n'est pas le soleil qui manque ici, car la contrée souffre d'une sécheresse qui menace dangereusement le bétail et les récoltes. C'est de pluie qu'on a besoin, au moment où se présente à l'improviste, venant on ne sait d'où, celui qui prétend fabriquer de la pluie. Personne ne croira véritablement son histoire, mais les uns se rallieront, les autres s'opposeront à lui, selon qu'ils acceptent ou refusent le rêve, l'étranger, le nonconventionnel.

La première réaction de Lizzie est nettement défavorable au *rainmaker*. Avec son frère aîné elle le considère comme un imposteur et reproche durement à son père de donner cent dollars à cet aventurier de

fortune pour qu'il fasse tomber la pluie. Peu à peu elle réalisera que l'histoire de pluie n'est qu'une façade et qu'au fond cet homme, qui ne croit même pas à son propre pouvoir, est là pour apporter la foi à ceux qui l'entourent. Lizzie a besoin de croire en elle-même, de se dire et de se faire dire qu'elle est belle, d'une beauté bien à elle, d'un rayon de son cœur qui illumine sa figure. Il lui fallait une soirée de rêve dans sa vie pour croire à tout cela ; le fabricant de pluie fait tomber sur elle cette rosée. A la fin pourtant, quand elle devra choisir entre l'aventure avec l'étranger ou la vie simple et tranquille avec celui qu'elle a toujours aimé, elle repoussera le rêve, sachant bien cependant que c'est le rêve qui lui a ouvert les portes de la réalité. Et la pluie tombera, annonçant une vie nouvelle, donnant raison à ceux qui ont rêvé.

Mise en scène, interprétation et décors sont de bonne tenue professionnelle. Un plateau tournant dont le diamètre égale presque la largeur de la scène permet au décorateur de fixer à l'avance ses trois décors et d'effectuer les changements assez rapidement dans l'obscurité. Ces courts moments d'ombre devraient cependant être comblés par une musique appropriée dans la note *western*. Des trois décors le plus intéressant est celui de la grange remplie de vieilleries. Ces vieilles choses inutiles collent au rêve et lui donnent de la densité.

Tous les personnages sont vrais. Il faut souligner particulièrement la spontanéité et la sincérité de Sylvia Gillespie (Lizzie). Elle tire un parti surprenant de moyens vocaux et plastiques assez limités. Georges Bloomfield, le *rainmaker*, a la carrure et la force du personnage, ce qui fait oublier un léger manque de naturel dans les scènes poétiques. Présence charmante de Frederic Smith, jeune assistant du shérif, qui recevra Lizzie libérée de ses complexes ; composition pittoresque de Eric Donkin dans le rôle du frère cadet.

Le metteur en scène Tolly Reviv a mis avec raison l'accent sur la sincérité. Le rythme est bon et nous fait oublier que la scène est trop étroite et qu'elle ne permet les entrées et les sorties que d'un seul côté.

Cette pièce n'a pas de grandes prétentions, même pas celle d'être symbolique. Mais les caractères sont pittoresques et attachants et l'on sent sous les épisodes franchement comiques, comme sous les conflits parfois très âpres, planer une sympathie humaine qui a tôt fait de gagner l'adhésion des spectateurs. Ce climat de paysannerie américaine est bien plus près de nous que certaines pièces intellectuelles de nos cousins français. Nous nous y reconnaissons et nous nous y plaisons.

Gilles Marsolais

L'enseignement, problème social

La 45e session des Semaines sociales de France, tenue à Versailles, du 12 au 17 juillet 1958, a consacré ses travaux à l'enseignement envisagé sous ses aspects sociaux.

Elle constate avec regret qu'en France des querelles passionnées ont envahi la question scolaire au point de dissimuler à l'opinion les problèmes essentiels de fins et de moyens posés à tout enseignement, en particulier les problèmes sociaux. Il importe de dépassionner le débat, de façon à percevoir clairement les réalités, les principes essentiels et leurs exigences.

Elle constate encore avec regret que, malgré la valeur et le dévouement des maîtres des écoles publiques ou privées, l'enseignement, tel qu'il existe dans la France d'aujourd'hui ne parvient pas à remplir pleinement sa mission, du fait, soit de conditions matérielles, manque de maîtres, insuffisance des locaux, soit de conditions intellectuelles et spirituelles : crise générale de la culture et de la civilisation. Elle estime donc qu'un effort de pensée et d'action s'impose pour que l'école puisse accomplir sa fonction éducatrice dans la France et le monde de 1958.

* * *

L'enseignement doit tenir compte du renouveau démographique de notre pays et des nécessités de toute nature qui, dans un monde industrialisé, urbanisé et technique, requièrent une prolongation de la scolarité. L'implantation scolaire, notamment, devrait être envisagée en fonction de la croissance urbaine et de l'aménagement du territoire, les rythmes de la vie scolaire réglés d'après ceux de l'activité moderne. Ces conditions nouvelles exigent des maîtres suffisamment nombreux et convenablement formés, des locaux et du matériel scolaire en rapport avec le nombre des élèves et les besoins du temps, autrement dit, en termes comptables, un budget qui permette l'efficacité.

Les dépenses scolaires apparaissent comme l'un des investissements les plus capables de garantir l'avenir national. Lésiner sur ces frais indispensables et sur les coûts humains de l'enseignement serait contraire à l'intérêt du pays.

* * *

Pour que l'enseignement fasse front à ses responsabilités, il convient que le statut économique et social des maîtres soit, à tous les degrés, conforme à l'importance de leur fonction et qu'il comporte un certain prestige social. A l'heure présente, ce statut n'est pas ce qu'il devrait être,

ni dans les faits, ni dans l'opinion. Il faut donc revaloriser la fonction enseignante et la dignité de ceux qui l'exercent. Cette revalorisation dépend, pour une part, de l'attitude des enseignants eux-mêmes.

* * *

Il importe aussi de mettre un terme aux fâcheuses routines, qui, en France, tendent à séparer l'école et l'Université de la vie économique, sociale et civique, et à les cantonner, sous prétexte de culture désintéressée, dans un monde à part, intemporel et abstrait.

Pas plus que la culture humaine ne se coupe de la vie, l'école, qui est initiation à cette culture, ne peut s'en séparer. Tout doit donc être mis en œuvre pour établir entre la vie scolaire et la vie nationale des communications profondes et constantes.

* * *

Pour les mêmes fins, il paraît opportun de mettre dans l'enseignement français plus d'ordre et d'unité, soit entre les divers cycles d'enseignement primaire, secondaire, supérieur, soit entre les divers ordres classique, moderne et technique, soit entre les différentes institutions : Universités, grandes Ecoles, Instituts spécialisés.

Cette remise en ordre et cette unification ne doivent sacrifier aucune des originalités et des autonomies désirables, mais instituer des rapports stables et clairs, des articulations institutionnelles entre des structures ou des catégories sociales qui, trop souvent, demeurent séparées, voire étrangères les unes aux autres.

* * *

Les perspectives d'un enseignement en pleine vie amènent à repenser et à préciser la notion de culture. L'école n'a pas pour but de dispenser une culture « en soi », et pour ainsi dire subsistante dans l'absolu, mais une culture vivante et humaine, à la fois permanente sous certains de ses aspects et évolutive sous d'autres, en relation avec une civilisation historique, dont elle est comme l'efflorescence intellectuelle.

Le monde présent est dominé par la pensée scientifique. La culture humaine ne saurait faire abstraction de cette pensée, de ses recherches, de ses méthodes et de ses résultats.

Le monde présent est technique. Il y aurait danger à laisser s'ouvrir entre culture et technique une faille préjudiciable à l'une et à l'autre. La culture doit intégrer et dominer les techniques, celles-ci servir de base et de point de départ à la culture. De ce point de vue, l'enseignement technique prend figure de champ d'expérience privilégié. On ne peut abandonner ces expériences au hasard ou à la routine.

Le monde présent voit s'élaborer une civilisation audio-visuelle grâce aux nouveaux moyens de diffusion de la pensée étudiés par la Semaine sociale de Nancy. L'enseignement saura utiliser ces moyens nouveaux et apprendre aux jeunes à les dominer au lieu de se laisser dominer par eux.

Il s'agit, là, on le pressent, de bien autre chose que de simples remaniements de programmes scolaires, ni même de juxtaposition éclectique des matières enseignées, mais de synthèse vivante, de méthodes et d'un esprit. Un immense travail s'offre à nous : allier aux acquêts de la culture et des humanités anciennes les acquisitions récentes de l'esprit humain dans l'ordre des sciences de la nature, des sciences de l'homme et des techniques.

* * *

L'enseignement moderne impose des spécialisations inévitables. Si les spécialistes s'enferment dans leur spécialité, ils risquent de sombrer dans l'inculture ou une demi-culture. En outre, les spécialisations peuvent établir des séparations dommageables à la communion des esprits. Il est donc nécessaire que, par-delà les spécialisations indispensables, toutes les intelligences puissent se rencontrer dans une culture commune. D'où l'importance d'une formation commune de base servant d'assise à toutes les spécifications et d'un enseignement de culture générale poursuivi au cours des diverses spécialisations et des apprentissages différents, qu'ils se fassent à l'école ou dans l'entreprise.

* * *

Les perspectives d'un enseignement en pleine vie comportent une harmonisation de la vie scolaire et de la vie économique, de manière à procurer à l'économie nationale toutes les compétences dont elle a besoin à chaque échelon.

Rien ne serait plus périlleux que d'aménager un enseignement d'après des conceptions productivistes et en fin de compte matérialistes. Rien ne serait plus imprudent que de négliger les besoins de l'économie en travailleurs et en cadres. Aussi, dans les conjonctures françaises, semble-t-il important de développer l'enseignement scientifique, l'enseignement technique, mais aussi d'assurer aux multiples et diverses activités du secteur « tertiaire », aujourd'hui en pleine expansion, les travailleurs à la fois cultivés et spécialisés qui lui sont indispensables.

Dans l'enseignement technique français, le secteur agricole est le plus défavorisé et le plus démuni. La Semaine sociale insiste sur l'urgence d'un enseignement agricole ramifié dans tout le pays qui, non seulement prépare les jeunes paysans à leur métier, mais permette à ceux qui ne

retournent pas à la terre de trouver dans l'économie urbaine un travail convenable à leurs aptitudes. Il est clair que cet enseignement implique une collaboration étroite avec les professionnels de l'agriculture et leurs organismes représentatifs.

* * *

On entrevoit, dès lors, l'importance décisive de l'orientation scolaire et professionnelle. Tels qu'ils sont, les organismes qui prennent maintenant en charge cette double orientation ne suffisent pas à leur tâche. Il faut donc les multiplier et les perfectionner sans toutefois témoigner d'une confiance un peu naïve dans l'infaillibilité de leur jeu. L'orientation scolaire et l'orientation professionnelle ont à concilier deux exigences apparemment opposées : les nécessités objectives de l'économie nationale, telles qu'elles découlent des statistiques, des conjonctures et des plans, et l'épanouissement des personnes appelées à réaliser leur vocation, donc à éviter soit un collectivisme étouffant, soit un libéralisme qui tournerait à l'anarchie. L'orientation scolaire et l'orientation professionnelle ne sauraient donc s'exercer de façon autoritaire. Elles doivent rester, conformément à leur titre, des orientations, c'est-à-dire recourir surtout aux procédés d'examen, d'information et de conseil. C'est dire que les organismes spécialisés dans l'orientation doivent fonctionner en union avec l'école et la famille.

* * *

Pour capitale que soit l'orientation scolaire et professionnelle, elle décevrait les espoirs qu'elle a suscités, si l'école n'accomplissait pas son œuvre de préparation à la vie, qui ne comprend pas seulement l'instruction, mais l'éducation.

L'enseignement ne saurait prétendre assumer seul la préparation des jeunes à la vie. Elle revient aussi aux familles, aux mouvements de jeunesse et à d'autres organismes et institutions ; mais il ne saurait s'en désintéresser à moins de renoncer à lui-même. Faire non seulement des hommes instruits et cultivés, des professionnels compétents, mais de vrais hommes, des parents responsables, des travailleurs consciencieux, des citoyens animés d'un vigoureux esprit public, tel est le but que poursuit l'enseignement, en collaboration avec tous les autres groupes qui ont un rôle éducateur.

La Semaine sociale insiste sur la nécessité d'une initiation économique et sociale, d'une instruction et d'une formation civique dans tous les cycles et tous les ordres de l'enseignement. Elle pense que cette instruction et cette formation ne peuvent se donner uniquement par des cours

théoriques, mais qu'elles supposent à la fois une organisation interne de l'école et des contacts avec les diverses institutions, afin de procurer aux jeunes le bénéfice d'expériences directes et personnelles.

L'enseignement féminin, s'il doit donner aux jeunes filles une culture égale à celle de leurs frères et les préparer au travail professionnel, doit également s'adapter aux besoins de la nature féminine et préparer les jeunes filles à leur rôle d'épouses et de mères.

* * *

Il n'y a pas d'éducation sociale et civique sans éducation morale. Ici encore l'école ne suffit pas ; mais dans ses limites propres et en accord avec les autres institutions, elle ne doit pas éluder une initiation morale, faite non seulement de leçons de morale théorique, mais d'une éducation vivante par le fait et par l'expérience, par le climat moral de l'école. La Semaine sociale regrette que, par suite de la division des esprits et de l'insuffisance des conditions matérielles, l'école ait trop souvent borné son rôle à celui d'une simple distributrice de connaissances ; elle souhaite que l'école redevienne une éducatrice des sensibilités et des volontés, un centre actif et rayonnant de vie morale.

(à suivre)

Chronique des disques

Sur le même disque, voici deux des dernières symphonies de Mozart : *la Symphonie no 39, en Mi bémol majeur, k. 543*, qui est un pur joyau d'allégresse et de sérénité, et *la Symphonie no 40, en sol mineur, k. 550*, qui est un des chefs-d'œuvre les plus parfaits et les plus bouleversants, non seulement du répertoire mozartien, mais de tout le répertoire musical. Elles sont très bien jouées par l'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise, sous la direction d'Eugen Jochum (Decca, DL 9977).

Les *Variations sur un thème de Haydn, opus 56a*, de Brahms, l'une des œuvres les plus attrayantes et peut-être les mieux réussies de ce grave compositeur allemand, se trouve accouplée ici avec la *Symphonie no 8, en si mineur*, « *L'inachevée* », de Schubert, qui est toujours émouvante et qui reste l'une des œuvres les plus fréquemment enregistrées. Elles sont parfaitement exécutées par l'Orchestre Symphonique de la Radio de Berlin, dirigé par Ferenc Fricsay (Decca, DL 9975).

Sous le titre de « *A Mighty Fortress* », *Victor* a groupé une quinzaine de chants protestants, depuis le célèbre choral de Luther, « C'est un rempart que notre Dieu », jusqu'à l'hymne plus moderne, « Pour tous les Saints », dont la musique est due au compositeur anglais contem-

porain, Ralph Vaughan Williams. Ces très beaux chants religieux sont exécutés par la Société Chorale de Robert Shaw, dans des arrangements de Robert Shaw et d'Alice Parker, avec Thomas Dunn à l'orgue (RCA Victor, LM 2199).

Le *Trio pour violon, alto et violoncelle, en Sol majeur, opus 9, no 1,* et surtout le *Trio en do mineur, opus 9, no 3,* sont d'authentiques chefs-d'œuvre de Beethoven, qui, malgré leur sublime beauté, ne sont peut-être pas assez connus. L'interprétation qu'en donnent ici le violoniste Heifetz, l'altiste Primrose et le violoncelliste Piatigorsky ne laisse pratiquement rien à désirer. Comme, par ailleurs, la prise de son est irréprochable, il s'agit d'un disque de musique de chambre qu'on ne regrettera pas de se procurer (RCA Victor, LM 2186).

Clifford Curzon, avec l'Orchestre Philharmonique de Vienne sous la direction de Hans Knappertsbusch, offre une brillante interprétation du *Concerto Empereur* », le *Concerto pour piano no 5, en Mi bémol majeur, opus 73,* de Beethoven. C'est un nouvel enregistrement, qui remplace celui qu'avait déjà réalisé le même pianiste avec la Philharmonie de Londres dirigée par George Szell, et qui a été retiré du marché (London, LL 1757).

Dimitri Mitropoulos, qui dirige la Philharmonie de New-York, a choisi 9 épisodes des Suites no 1 et no 2 du ballet *Roméo et Juliette,* opus 64, de Prokofiev. Ces deux Suites comportent normalement 7 épisodes chacune, dont 14 en tout. Le choix de M. Mitropoulos est judicieux et l'exécution qu'en donne son orchestre est excellente (Columbia, ML 5267).

Voici un disque de musique plus facile, mais dont la richesse de sonorité ne peut que plaire : « *The Wonderful Waltzes of Tchaikovsky and Strauss* ». Du premier : les Valses du Ballet *Le Lac des Cygnes,* opus 20, de *La Sérénade pour cordes,* opus 48, du Ballet *La Belle au bois dormant,* opus 66, et la *Valse des Fleurs,* de la Suite *Casse-Noisette,* opus 71. Du second : les *Valses Empereur, Bleu Danube* et *Roses du Sud.* C'est un enregistrement de l'Orchestre de Philadelphie, dirigé par Eugène Ormandy (Columbia, ML 5238).

Dans une veine analogue, le même Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy, a enregistré trois Danses de l'Opéra *La Fiancée Vendue,* de Smetana (Polka, Furiant et Danse des Comédiens) ; la *Danse du Sabre,* du Ballet *Gayne,* de Khachaturian, la *Danse des Matelots Russes,* du Ballet *Le Pavot Rouge,* de Glière, et les *Danses Hongroises* nos 5, 6, 17, 18, 19, 20 et 21 de Brahms. Il s'agit d'une musique vraiment séduisante (Columbia, ML 5223).

Sous le titre de « *Colette Bonheur chante pour vous* », *Epic* présente une douzaine de chansonnettes de cette populaire diseuse canadienne-française, qui, entre parenthèses, est la sœur de Guylaine Guy et de Monique Chaillé, et qui est la vedette de l'émission « Porte Ouverte » à la télévision. Au verso de l'enveloppe du disque, l'on trouve des notes intéressantes en français et en anglais (Epic, LF 2007).

Dans la collection « Monumenta Italicæ Musicæ », voici 4 concertos de Vivaldi : Le *Concerto no 9, en ré mineur ; le Concerto no 10, en Si bémol majeur* (« La Chasse ») ; *le Concerto no 11, en Ré majeur ; le Concerto no 12, en Do majeur :* de « Il cimento dell'armonia e dell' invenzione », opus 8. Ils sont interprétés par l'ensemble « I Musici », avec Félix Ayo comme violon solo. L'on ne dira jamais assez combien ces œuvres de Vivaldi sont ravissantes (Epic, LC 3443).

Il existe un certain nombre d'enregistrements de la série complète des 6 *Concertos Brandebourgeois*, de Bach. Or, celui qui nous arrive de France (2 disques Erato, LDE 3033-34) est d'une qualité exceptionnelle, et il semble être le meilleur présentement sur le marché. Pour ma part, je trouve merveilleuse l'interprétation que donne de ces chefs-d'œuvre l'Orchestre de Chambre « Pro Arte » de Munich, sous la direction de Kurt Redel : et je ne saurais trop recommander cet enregistrement ! Il n'est guère possible d'en fournir ici une analyse, même sommaire, mais je me permets de signaler la brochure de 28 pages qui l'accompagne et qui renferme d'intéressantes notes en français par J.-F. Paillard. Enfin, soit dit en passant, ces disques sont en vente actuellement en tant qu'importation d'Europe, mais ils doivent être pressés au Canada sous peu, et ils le seront probablement déjà quand ces lignes paraîtront. Distribution par Ed. Archambault, Montréal.

Les 2 premiers disques du Père Bernard de Brienne comprenant 4 chansons : *Bleu, bleu, bleu, Une once d'amour, Sur tous les chemins du monde, Chante l'amour* (*Alouette*, CF-45-762 et CF-45-763), avaient établi un record de vente au Canada. Or, ce « ménestrel du Bon Dieu » — un Franciscain canadien, qui compose lui-même la musique et les paroles de ses chansons — vient d'enregistrer 4 autres chansons : *Frère Feu, Cœur de Mie, Souriez, bonnes gens, Manteau de joie* (2 disques *Alouette*, CF-45-768 et CF-45-769). Ces disques sont distribués par Ed. Archambault, Montréal.

Dominique Vérieul

L'esprit des livres

Henri Rondet, S. J. — « Notes sur la théologie du péché ». Ed. P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI, 20 cm. 160 pages.

Cet ouvrage est le premier à paraître dans la collection *Théologie pastorale et spiritualité, Recherches et synthèses,* collection qui se propose de publier des études de théologie orientées vers la pastorale, la vie spirituelle et l'Action catholique.

Une première partie, historico-théologique, dit brièvement la place que tient le péché dans diverses religions, puis après une longue étude sur l'Ancien et le Nouveau Testament, esquisse le cheminement de la théologie du péché, son explicitation progressive, dans la tradition et l'histoire de la théologie. Un chapitre particulièrement suggestif montre comment à l'époque moderne la laïcisation de la morale devait entraîner la perte du sens du péché. On est alors à pied d'œuvre pour tirer des conclusions de théologie pastorale : Qu'est-ce que le péché ? Comment établir la distinction entre le péché mortel et le péché véniel ? Comment redonner aux hommes d'aujourd'hui le sens du péché, offense de Dieu, blessure au corps du Christ, suprême erreur pour l'homme ? Ces pages, qu'on pourra compléter par d'autres, parues ailleurs, sur l'Enfer et le Purgatoire, seront très utiles non seulement aux théologiens, mais aux pasteurs, aux directeurs d'âmes et aux éducateurs.

Un appendice donne la traduction du Décret du Concile de Trente sur la Pénitence. Il s'y ajoute une bibliographie choisie où l'on mentionne en particulier divers ouvrages ou articles sur l'interférence de la théologie du Péché avec la Psychologie des profondeurs.

Léo-Paul Desrosiers — « Vous qui passez ». Collection *La Gerbe d'or.* Fides, Montréal, 1958. 22 cm. 264 pages.

Deux personnages dominent ce roman inquiétant, marqués jusqu'à l'intime de leur être par ces affreuses blessures que l'on ne reçoit que dans l'enfance : Romain Heurfils, timide, extrêmement sensible, vivant replié sur lui-même, refusant même l'amitié qui s'offre à lui et poussé peu à peu jusqu'aux confins du désespoir et du déséquilibre mental ; Nicole Aulneau, dont tous les actes de jeune femme crient un drame d'adolescente. Tous deux vont commencer leur vie commune sans connaître l'essentiel de l'âme, ignorant tout de leur mentalité réciproque, restant des étrangers l'un pour l'autre.

L'auteur fait preuve d'une psychologie d'une singulière acuité : tantôt il agit en témoin, notant les actes insolites, les gestes étranges dont il recherche ensuite les causes. Ou alors, il fouille les consciences, y découvre les peines frémissantes, le pourquoi des actes, le secret d'une union mal assortie, les raisons d'un succès ou d'un échec. Il met à nu ces grands courants de la personnalité que chacun garde pour soi, que les époux se cachent mutuellement, ce moi profond qui alimente la conduite. Il abat le mur derrière lequel chacun s'abrite pour donner le change.

Ce monde de l'enfance, de l'adolescence, des premières amours recouvre sous la plume de M. Desrosiers la violence de ses émotions, de ses réactions passionnées, de sa cruauté parfois étrange, de ses aspirations informulées et de ses remous intérieurs.

Héribert JONE — « Précis de théologie morale catholique ». Editions Salvator, Mulhouse, France. Traduit par l'abbé Grandclaudon. 22 cm. 592 pages.

Les Editions Salvator sont heureuses de pouvoir offrir de nouveau au clergé et aux séminaristes français le *Précis de Théologie morale catholique* du Père Jone épuisé depuis plusieurs années.

Ce précis de théologie morale, clair, pratique et complet avait trouvé un succès mérité et son absence se faisait vivement sentir dans les milieux ecclésiastiques.

Aussi, sur les conseils de plusieurs professeurs de théologie morale des facultés de théologie et des Grands Séminaires, les Editions Salvator ont fait traduire sur la toute récente édition allemande cet ouvrage excellent, indispensable au clergé du ministère et très utile aux séminaristes.

La nouvelle édition a été remaniée et rigoureusement mise à jour, en tenant compte des dernières décisions du Saint-Siège et des Congrégations Romaines.

Par sa méthode d'exposition, sa modération dans les solutions, son adaptation à la législation civile française, belge et suisse, le *Précis* de Jone ne peut que continuer à rencontrer le même succès auprès de tous ceux qui, pour leur ministère pastoral ou la préparation de leurs examens, ont besoin d'un traité sûr et complet.

Jean HULLIGER, *ptre* — « L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950 ». Collection bibliothèque économique et sociale. Fides, Montréal, 1958. 21 cm. 274 pages.

Ce livre est une thèse présentée à la Faculté de Théologie de l'Université d'Ottawa. Dans la préface, Son Exc. Mgr Douville écrit : « Cette étude, qui est allé puiser à une abondante documentation, témoigne de l'esprit de travail et des qualités de discernement de son auteur. Elle constitue une mine précieuse pour ceux qui voudront se renseigner sur le travail apostolique des évêques canadiens ».

« Les limites du présent travail ont été fixés par la question ouvrière. Le 15 mai 1891, c'est l'encyclique *Rerum novarum*, aube d'une ère de justice sociale ; le 14 février 1950, c'est la Lettre collective des Evêques de la Province civile de Québec sur le problème ouvrier », lit-on aux premières lignes de l'Introduction.

Jusqu'à 1930, la grande préoccupation de nos Evêques fut d'encourager le retour à la terre, la colonisation par le « réveil rural ». Dès 1930, devant la détresse sociale provoquée par une crise économique, l'optique change, le problème ouvrier prend la première place, le premier rang sur la scène

de l'actualité. Sous l'exemple entraînant du Mouvement d'Antigonish, le syndicalisme catholique progresse. En 1934, on voit naître la loi des conventions collectives, première étape d'une organisation de la profession.

C'est la première fois, à notre connaissance, que la doctrine sociale de nos Evêques est synthétisée dans un volume fort bien conduit. Sans doute, on y trouve des omissions regrettables sur la part prise par les pionniers du syndicalisme, ceux qui ont fourni une collaboration de première valeur au dévouement épiscopal, mais l'essentiel conformément au titre exclusif aux évêques, est juste.

La table des matières nous donne une bonne idée du contenu de ce volume. 1) L'agriculture ; 2) La colonisation ; 3) Le mouvement ouvrier ; 4) La dépression de 1930 ; 5) Réactions socialisantes ; 6) Le communisme ; 7) L'ordre social chrétien ; 8) La coopération ; 9) Lettres des Evêques sur le problème ouvrier.

Le chapitre qui nous paraît le plus constructif et qui contient les plus belles réalisations est celui sur la Coopération. C'est là qu'on voit la doctrine sociale de l'Eglise marquer un bon point. Un livre qu'on devrait trouver sur la table de tout travailleur social.

A. L.

Gille Fabrey — « Le Portier de saint Joseph ». Préface de Son Em. le Card. Léger. Fides, Montréal, 1958. 22 cm. 22 photos hors-texte. 204 pages.

Comme l'indique le titre, *Le Portier de Saint Joseph* est un ouvrage consacré au Frère André. C'est donc un sujet déjà largement connu du grand public ; mais ce qui en fait l'intérêt, c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple biographie. L'auteur nous présente un véritable film dont nous voyons s'animer sous nos yeux la pittoresque évocation. Parler de « film » n'est d'ailleurs pas une simple image ; peut-être n'est-ce pas anticiper outre mesure en prédisant que de cette émouvante lecture pourrait sortir une grande réalisation cinématographique à la gloire de l'Eglise et de saint Joseph. Dramaturge, historien, poète et romancier, Gille Phabrey en a admirablement préparé le scénario.

Ecrit avec une objectivité parfaite, un souci de la vérité qui se révèle jusque dans les moindres détails, et surtout avec une rare puissance d'évocation, *Le Portier de Saint Joseph* retrace la lutte acharnée que le Frère André a menée toute sa vie contre le matérialisme.

Jean Orcibal — « Port-Royal. Entre le miracle et l'obéissance, Flavie Passart et Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly ». Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges, Belgique. 19 cm. 200 pages.

Port-Royal reste peut-être à découvrir, malgré tout ce que les historiens et écrivains en ont dit. Sainte-Beuve ne s'est-il pas contenté de deux lignes pour parler de Sœur Flavie Passart, porte-drapeau du parti de la soumission ?

Grâce à des documents inédits, M. Orcibal éclaire le conflit des tendances qui divisaient Port-Royal à la veille de la date décisive de 1664.

Il fait un portrait de Sœur Flavie Passart. Sa prise de position s'explique-t-elle par l'ambition seule ? Il ne le semble pas et l'évolution de Flavie paraît surtout inspirée par le goût de la simplicité qui devait fatalement la mettre en opposition avec l'intellectualisme intrépide d'Angélique de Saint-Jean.

La psychologie éclaire singulièrement le cas Flavie ; l'*Information de sa Vie et de ses Miracles* par Angélique de Saint-Jean contenait déjà des formules très modernes. L'étude des heurts d'idées et d'amour-propre se complète chez M. Orcibal par une analyse des conflits de caractère.

Ce livre, qui éclaire une période particulièrement importante pour l'histoire des idées religieuses, nous donne aussi des points de vue et des textes nouveaux sur Pascal, Racine et Bossuet.

Extrait de la table des matières : I) « L'Information de la vie et des miracles de Sœur Flavie » ; II) « Les Cinq Propositions ne seront pas toujours malheureuses » ; III) « Monseigneur, vous m'avez instruite » ; IV) « Judas » ; V) « Une énigme psychophysiologique ». Appendices : Lettres inédites de Flavie Passart ; La Sœur Marie-Gabrielle et son « encyclique » sur les miracles de Port-Royal. Notes. Index.

Martial Lekeux, O. F. M. — « L'art de prier ». P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 21 cm. 292 pages.

L'auteur de *Maggy*, de *Mes Cloîtres dans la tempête*, est aussi un auteur spirituel de grande classe ; dans *Sainteté et Bonne Volonté* (15e mille, 200 fr.) constamment réédité, il offre un guide de vie chrétienne.

Dans ce nouvel ouvrage, éminemment pratique, ceux qui veulent progresser dans la voie de la prière ou qui éprouvent des difficultés dans la prière trouveront une mine d'utiles avis.

Après avoir déterminé « pourquoi l'on ne sait pas prier » l'auteur prend le lecteur par la main, parcourt avec lui les étapes successives de la vie de la prière, lui signale les obstacles et lui indique la façon de procéder, n'hésitant pas à entrer dans les détails les plus concrets pour lui préparer la besogne.

Celui qui suivra ce guide averti ne pourra manquer d'apprendre « l'art de prier » et d'y progresser jusqu'à la vie contemplative.

L'ouvrage se recommande par son style simple, direct, vivant, qui en rend la lecture facile, par la pénétration psychologique et l'expérience des voies spirituelles, ainsi que par le souci de marquer constamment le parallélisme entre le progrès de la prière et celui de l'ensemble de la vie chrétienne. Telle vie, telle prière ; prière et vie ne font qu'un : c'est la pensée directrice du livre.

Aussi s'attache-t-il particulièrement à cette « oraison de la vie » qui s'allie avec le travail, convertit tout en prière et permet à ceux-là même qui n'ont guère le temps de faire oraison, d'accomplir le précepte du Christ : toujours prier.

Ce n'est pas un auteur qui disserte, mais un maître qui enseigne aux âmes de bonne volonté les secrets d'une vie intérieure, la sienne qu'on devine sous-jacente à toutes les pages.

Bernard RICARD — « L'Afrique noire en Citroën ». Ed. Bendor, 1958. 20 cm. 101 pages.

Au moment où les problèmes africains s'agitent sur la scène mondiale, il est intéressant de se pencher sur les vastes territoires de l'Afrique occidentale française dont le loyalisme dans le progrès fait contraste avec les soubresauts sanglants de l'Afrique du nord. Notre jeune guide dans ce beau voyage est Bernard Ricard qui vient d'avoir ses dix-huit ans, et qui a réalisé un grand circuit avec un compagnon en utilisant une camionnette Citroën à deux chevaux pour cette expédition.

Partis de Marseille en bateau avec leur camionnette parée de toute une liste d'articles que l'auteur nous détaille, les jeunes explorateurs débarquent à Dakar et réalisent une énorme boucle avec quelques tangents, qui comprend Conakry, Bandiagaro, Ouaggdougon, Bobo, Dioulasso, Hovigho et Daboc, pour finir à Abidjan sur la Côte d'Ivoire, d'où l'expédition se rembarque pour rentrer en France par mer.

Eliminant tout sentimentalisme et toute recherche, le jeune auteur nous offre en réalité un journal de bord objectif entrecoupé parfois d'appréciations rapides d'une situation ou d'un paysage. Les pistes poussiéreuses, les gués difficiles, les pluies, les villages en bois ou en terre cuite, les petites villes plus fières, le grouillement et la curiosité des noirs sympathiques, les efforts des blancs pour mettre en valeur des régions riches mais au climat difficile, enfin les réalisations collectives du gouvernement français en matière d'hygiène et d'assistance technique, tout cela nous est raconté en phrases courtes et précises.

Le cran et les vertus de chef de Bernard Ricard expliquent la sobriété du style et l'exactitude des faits rapportés. La performance de la CV/2 mérite aussi une mention particulière. Une belle préface de Marcel Pagnol, le grand auteur dramatique, dit mieux que nous les honneurs qui se doivent à Bernard Ricard, un exemple de jeunesse responsable et entraînante qui permet à la France des espoirs réconfortants et constructifs pour l'avenir.

T. Greenwood

Louis EVELY — « C'est toi, cet homme ». Préface d'Yves Congar, O. P. Editions Universitaires, Paris-Bruxelles, 1957. 21 cm. 204 pages.

Ce beau livre nous présente l'Evangile, non pas comme une histoire ou un recueil de sages pensées, accommodables à toutes les sauces, mais comme Parole de Dieu, parole de révélation. Cette révélation est la rencontre de l'homme et de Dieu, davantage c'est un drame où s'affrontent deux protagonistes, le Dieu incarné et l'homme pécheur, pour apparaître sous leur vrai jour. La Parole découvre le fond des cœurs humains, elle vide les cœurs ; elle éclaire aussi le visage de Dieu, le fait sortir des ombres et de la poussière pour le rendre étonnamment vivant et vrai, aux yeux de la foi.

Ce drame, l'abbé Evely le décrit admirablement, dans une langue incisive, empoignante. Il n'est pas doux pour nos hypocrisies et nos lâchetés ;

il souligne crûment les tactiques de l'homme en face de celles de Dieu. Peut-être l'homme sort-il trop accablé de cette confrontation et l'auteur ne montre-t-il pas assez ses restes de valeurs ? Cette impression ne peut rester dominante, car l'auteur insinue sans cesse que l'Amour de Dieu ne triomphe que dans la petitesse avouée, déchirée, de l'homme. C'est « dur à entendre », c'est pourtant de l'Evangile pur, qui repose de tant de nourritures frelatées.

Paul-Eugène CHARBONNEAU, C. S. C. — « Fiancés » Fides, Montréal, 1958. 18 cm. 60 pages.

Cette jolie plaquette illustrée, riche de suggestions, nous rappelle le sérieux, trop souvent négligé, du temps des fiançailles. L'auteur le présente comme une route à suivre, en indique la direction et quelques écueils, ainsi que certaines conditions de marche chez les fiancés. L'auteur n'a pas voulu être exhaustif, mais nous aurions aimé lire quelques lignes sur la nécessaire spiritualisation ou « évangélisation » de l'amour humain, durant les fiançailles.

Jean GALOT, S. J. — « Le cœur du Père ». Desclée De Brouwer, Paris-Louvain, 1957. 19 cm. 206 pages.

Dans un style simple, jamais technique ou ésotérique, ce livre est une vraie mine de spiritualité biblique. La Bible forme la trame du livre, mais l'auteur se laisse toujours guidé par le Nouveau Testament et spécialement saint Paul ; sans qu'il y paraisse, il se sert aussi des lumières de la théologie systématique pour organiser le donné biblique autour de quatre chapitres : I) Le dessein grandiose du Père ; II) Le drame du péché et de la rédemption dans le cœur du Père ; III) Le Père penché sur les hommes ; IV) La réponse filiale.

On pourra discuter certaines interprétations de détail, par exemple celles qui concernent la liberté humaine, réduite à une simple capacité de choisir entre le bien et le mal, ou la justice divine qui ne s'oppose pas à l'amour divin, dans la Bible, mais en exprime une exigence interne. Tel quel, cependant, ce livre nous découvre admirablement les richesses de l'amour du Père pour les hommes, et il devrait aider un grand nombre de chrétiens et de prédicateurs à découvrir ou intensifier leur sens du Père, ce Père si souvent inconnu ou méconnu.

Paul-M. Lemaire, O. P.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »